

Le Samedi

VOL. VIII. No 7
MONTREAL, 18 JUILLET 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SUR LA PLAGE



SON PREMIER BAIN DE MER.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: AUGUSTE MARION

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

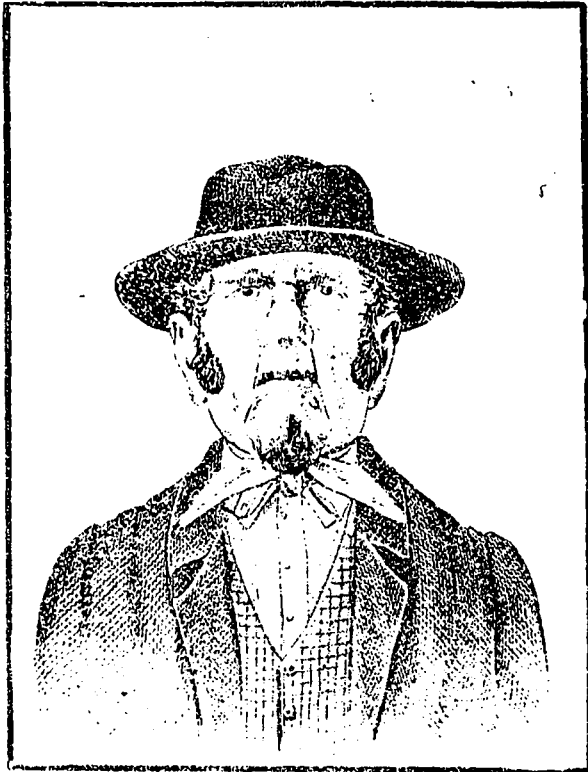
Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 18 JUILLET 1896

DEVINETTE



Le fermier anglais et l'âne. Trouvez l'âne?

Notes et Impressions

Tout homme politique a deux réputations.

x

La véritable habileté, c'est l'accomplissement du devoir.

x

Cessez d'être l'esclave d'un parti, vous en devenez le déserteur.

x

Le journal est l'école de l'ambition, l'histoire celle de la politique.

x

Il faut à la science un principe, aux hommes une foi, aux peuples un idéal.

x

Entre adversaires politiques, on se fait souvent de la prévoyance un crime.

x

Il n'est pas d'institution qui, en moins d'un quart de siècle, ne dévie de son but.

x

Il est rare qu'on fasse bien un livre, quand on ne s'est pas porté de soi-même à l'écrire.

x

La politique la plus sage n'est qu'une suite de fautes aussitôt réparées; elle rappelle la marche de l'homme dont chaque pas est une demi chute.

x

On ne juge pas les grands hommes le jour de leur mort: ce sont comme de hautes montagnes dont on ne se fait une idée juste qu'à quelque distance.

JULES SIMON.

AFFAIRES AMÉRICAINES

(De notre correspondant particulier)

New-York, juillet 1896.

Aux Etats-Unis, les avocats sont mieux payés pour obtenir des divorces que les ministres ne le sont pour célébrer les mariages. Il faut bien dire aussi que les ministres n'ont pas à rechercher des témoins pour faire leur cause.

La Cour de révision de l'Etat de New-York est actuellement saisie d'un appel basé sur le fait que six membres d'un jury qui a rendu un verdict de culpabilité dans une cause de meurtre, sont ou d'anciens forçats ou des imbéciles reconnus; et cependant l'avocat de la défense avait commencé son plaidoyer en leur décernant à tous un brevet d'intelligence et d'honnêteté.

On vous a fabriqué chez vous aussi des boutons dits d'élections? Ceux que nous avons ici non seulement se portent à la boutonnière mais servent encore de bordure aux jacquettes et aux chapeaux de ces dames.

Le sénateur Stewart prétend que si les bi-métallistes sont battus cette année il va y avoir aux Etats-Unis une révolution plus terrible que celle de 1789, en France.

Un grand journal de New-York dit que l'annexion de Cuba serait une affaire très couteuse pour les Etats-Unis, attendu qu'elle entraînerait la nomination de deux nouveaux sénateurs.

Les bi-métallistes aux Etats-Unis ne négligent rien de ce qui peut profiter à leur cause. C'est ainsi qu'on les entend dire à tout instant: "le temps c'est de l'argent."

Un journal de New-York parle sérieusement de l'imposition d'un droit d'exportation sur les dots américaines qui vont se dépenser en Europe.

Le seul club politique de femmes qui fut en cette ville est en pleine débandade. Le *Judge* prétend que c'est à cause d'un règlement intérieur limitant à trois heures la durée des discours faits par ces dames.

La chaleur de la campagne présidentielle a déjà fait éclore toute une nuée d'orateurs et même d'oratrices de hustings.

Vos lecteurs savent probablement que le drapeau américain porte autant d'étoiles qu'il y a d'Etats dans l'union américaine. Il en compte une de plus depuis le 4 juillet: celle de l'Utah qui a cessé d'être un territoire. Le drapeau américain porte en conséquence aujourd'hui 45 étoiles disposées en six rangées de huit et de sept, alternativement.

J. G.

L'effroi finit par produire le courage, quoiqu'il commence par la poltronnerie.—A. THIERS.

SUR LES QUAIS DE MONTREAL



Le premier vagabond.—J'aimerais ça, n'avoir rien à faire qu'à boire et à dormir.
Le deuxième vagabond.—Et moi, je voudrais pouvoir manger et dormir en même temps.

CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, juillet 1896.

Le grand régulateur de la mode est, en ce moment, ne vous en déplaise, mesure soleil, qui s'est enfin décidé à venir nous dire qu'il était et entendait toujours rester le maître. Et, en effet, quel charme sait-il donner aux toilettes les plus simples !

Et, aujourd'hui, nous entendons par ce mot, simplicité, l'emploi des étoffes légères, auxquelles nulle coquetterie féminine ne sait résister.

Ce sont les étoffes appelées de plein air, titre qui les caractérise assez pour que nulle ne s'y trompe.

Parmi elles brillent au premier rang tous les tissus de coton, où la mousseline elle-même reparait chaque année, avec un nouveau regain de succès. Les piqués, les batistes, dont les couleurs charmantes sont si fragiles qu'elles supportent à peine un premier lavage. Aussi est-il plus pratique, si l'on tient à cette étoffe légère et souple, de la prendre blanche à fleurettes ; ces fleurettes, multicolores, se maintenant mieux que les couleurs unies, surtout lorsqu'on a la précaution d'ajouter un peu d'ammoniaque, une cuillerée à peu près par pinte, dans l'eau dans laquelle on les rince, après les avoir préalablement savonnées. Il y a des femmes assez soigneuses, elles ne sont pas plus que les autres à l'abri d'un accident, pour porter toute une saison une robe de batiste de



CAPOTE MARIQUITA en paillasson jaune, ornée tout autour par des nœuds en paille semblable mélangés à de hautes coques de ruban vert nil ombré, sur le sommet, devant, bouquet de pensées avec feuillage légèrement posé en aigrette.

couleur sans la soumettre au blanchissage.

Une autre étoffe que je vois aussi beaucoup employer, mais celle-là avec la certitude de la solidité de ses nuances, est le tissu appelé fil à fil. C'est que, en effet, il est composé de deux fils de couleurs différentes, alternant toujours l'un avec l'autre dans toute sa largeur.

Cela ne fait pas des costumes de grande toilette ; mais cela fait des robes d'une grande solidité, pouvant affronter sans crainte les rayons du soleil, l'embrun de la mer et



CHAPEAU RONETTE FOND en paillasson mordoré, avec bord ruché semblable, fond plat ; autour de la passe, draperie de mousseline de soie couleur marron, posée en gros choux et en coques abondantes. Sur le devant, éventail de dentelle blanche, s'élevant au-dessus d'un bouquet de roses effeuillées, surmontées par deux plumes couteau en aigrette.

même les pluies d'orage après la poussière. Voilà pourquoi je le préconise pour toutes les femmes tenant à être proprement et simplement habillées pour les circonstances ordinaires de la vie du plein air.

La toile à voile, que, franchement, j'aime aussi beaucoup, jouera aussi son rôle d'utilité dans les costumes du bord de la mer.

J'ai déjà dit que l'on pouvait lui ôter son aspect rugueux et un peu danubien, en la relevant avec des rubans, des dentelles,

et même des applications de soie ou de velours ; mais, malgré l'élégance relative que cela lui apporte, je lui préfère son apparence rustique, lui conservant son véritable cachet d'originalité voulue. Je vous ai dit, dans ma dernière chronique, ce que je pensais des étoffes, coton ou soie, à grandes et grosses fleurs, je n'y reviendrai donc pas aujourd'hui.

Le linon, les mousselines de tous genres, les crêpes, toutes les étoffes légères sont, non pas doublées, ce qui leur ôterait tout leur charme et leur souplesse, mais elles sont montées sur une autre jupe de soie, froncée et non plissée comme la première jupe à la ceinture, et formant un transparent qui aide à la grande élégance de la toilette.

Plus on est jeune, et plus on doit choisir les nuances très claires, comme le rose ou le bleu très pâles, le crème, le paille, le mauve rosé. Ces nuances devront s'accroître davantage en montant vers les couleurs plus foncées, à mesure que l'on s'éloignera davantage de la première jeunesse. Et les nuances turquoises, saphir, rubis, or, violine ou même violette, pourront admirablement parer aussi les personnes dont la beauté a besoin d'être relevée par des accessoires moins idéals.

Vous savez, sans que je vous le répète, que le mélange du blanc et du noir va bien à toutes et est accepté par tous les âges.

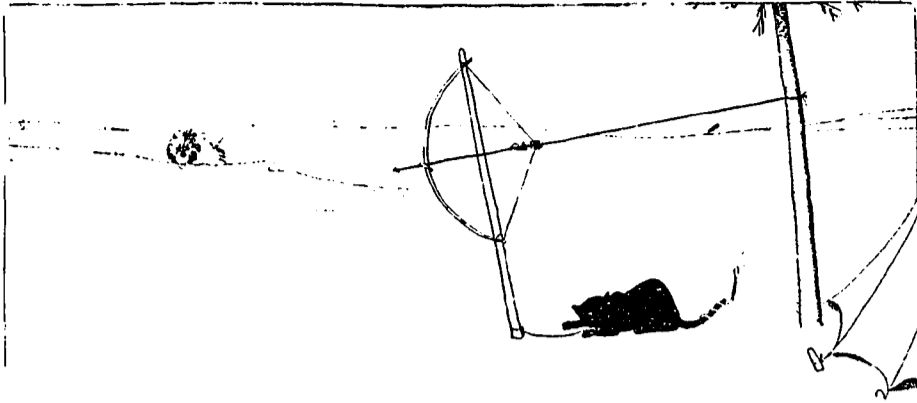
Quoique les cols Médicis, malgré la chaleur arrivée, semblent vouloir toujours se maintenir, même dans les costumes destinés à l'intérieur, plus d'une femme, jeune ou vieille, commence à s'en sentir embarrassée, et, sur la demande de quelques-unes, je conseille à celles qui ont pris l'habitude de se couvrir la gorge, de substituer, même pour les collets, les ruches aux cols montants.

BLANCHE VALMONT.



TOILETTE DE JEUNE FEMME, en lainage bleu saphir. Corsage drapé en biais sous empiècement de velours, encadré dans un revers-col semblable, col drapé. Manches ballon aplati. Corset de velours lacé devant par des brandebourgs de petit galon blanc. Jupe à godets, lacée sur un côté de la même façon que le corset. Capote de passementerie, toute recouvertes par une touffe de coques de ruban bleu-saphir, avec deux grandes oreilles semblables, s'élevant en aigrette au-dessus.

UNE HISTOIRE DE CHASSE EN AFRIQUE

Cueillette des Journaux
Parisiens

(Faites spécialement pour les lecteurs du SAMEDI)

Le Comte de X... dit un jour à un financier qu'il visitait :

— Je viens de dîner avec un poète qui nous a régales, au dessert, d'une excellente épigramme.

Aussitôt le financier appelle son cuisinier.

— D'où vient donc, lui dit-il, que tu ne m'aies pas encore fait manger des épigrammes ?

— Pêchez-vous beaucoup de poissons dans ce petit ruisseau ? dit un passant à un pêcheur.

— Ça dépend du meunier...

— Comment du meunier ?

— Oui, il défend quelquefois de prendre du poisson.

— Alors, quand on empêche, on n'en pêche pas ; mais quand on n'empêche pas, on en pêche.

La science a parfois des gâtés macabres.

Un confrère extrait la citation suivante d'un tableau statistique inclus dans le Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, au titre Entérectomie :

30. — Schede, juin 1883, homme, cinquante ans. — Carcinome de l'intestin grêle..., suit le traitement.

Résultat : — Guérison. — Neuf mois après, obstruction intestinale... etc. — Laparotomie. — Mort. — Pas de récurrence.

La récurrence eût dénoté, en effet, une singulière obstination de la part de ce mort.

A moins cependant que "Pas de récurrence" ne soit un conseil déguisé aux opérateurs de ne pas renouveler en ce cas la laparotomie.

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir le nom du législateur qui fait l'objet de la petite annonce ci-dessous, cueillie toute chaude dans un grand journal :

"Un oncle qui a pour neveu un jeune député plein d'avenir, désire le marier."

Qui diable ! ça peut-il bien être ? Vous en doutez-vous ? moi pas ? mais en cherchant bien...

Est-ce que, d'aventure, il s'agirait d'un de ces "jeunes" si impatients d'être ministres ? Si oui, nous lui ferons charitablement observer qu'il est imprudent de courir deux lièvres à la fois.

Ni femme, ni portefeuille, ce serait bien cruel tout de même.

Une théorie qui a bien sa valeur :

Les opinions politiques ne sont qu'une affaire d'âge, de position et de santé : Jeune et bien constitué, on est toujours républicain radical.

A 20 ans, on s'établit et on se modère.

A 40 ans, si on a prospéré, on devient orléaniste.

Si on fait faillite, on est immédiatement bonapartiste.

Enfin, passé 60 ans, on tombe dans le gâtisme et on est légitimiste.

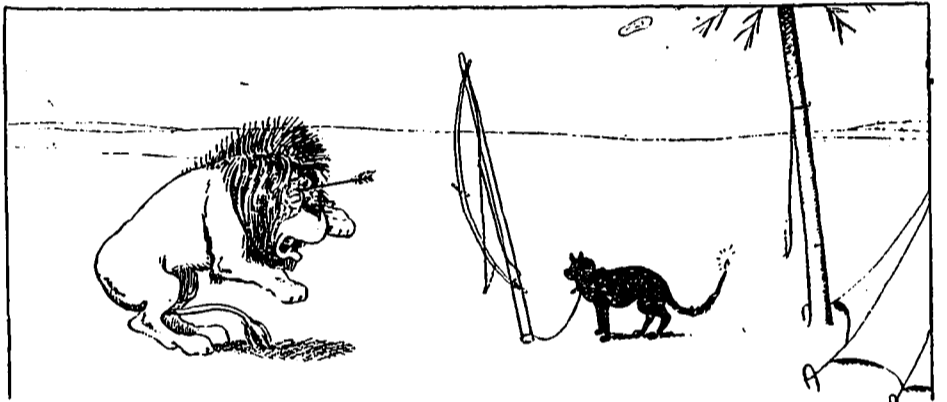
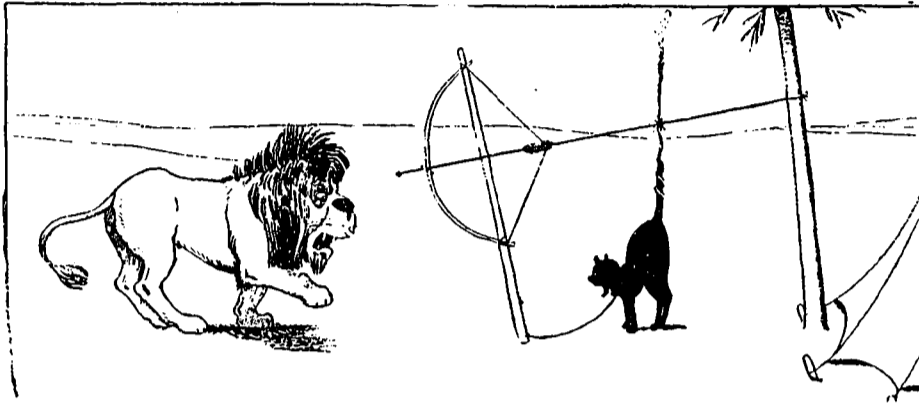
Guillollard est malade. Je suis bien embarrassé, nous dit-il. J'ai eu le tort de consulter deux spécialistes : l'un m'envoie à Pau pour une maladie de foie et l'autre à Foix pour une maladie de peau.

Un Marseillais et un Normand discutaient hier sur les mérites respectifs de l'huile et du beurre.

Le Normand triomphait, démontrant à son adversaire que tout se faisait au beurre.

Fureur du Marseillais, qui se lève et finit par dire :

— Va donc voir à Moscou si on a sacré le czar avec du beurre !



Un vieux candidat en ballottage consulte sa toute jeune femme au sujet de son programme politique :

— Ton programme est trop court ! fait madame.

— Vois-tu, chérie, réplique le mari, ce n'est rien d'entrer à la Chambre, il faut peu promettre et tenir toujours.

— Alors, s'écrie madame, ce n'est pas comme lorsque tu entres dans la mienne : tu promets toujours beaucoup et tu ne tiens jamais rien.

Salon de coiffure.

Un client étonné, s'adressant au patron très chauve :

— Et vous vendez de l'eau pour faire repousser les cheveux ?

— Oui... mais c'est le garçon qui en fait usage... Aussi, voyez sa tignasse... Moi, j'expérimente la pâte épilatoire : admirez mon crâne !

La baronne revient furieuse de l'office, où à travers une porte, elle a entendu ses domestiques la traiter de vieille chipie, en racontant sur son compte toutes sortes d'histoires peu avantageuses.

— Je vais tous les mettre à la porte, annonce-t-elle à son mari.

— Garde-t-en bien, lui répond tranquillement celui-ci, ils iraient répéter ailleurs ce qu'ils disent ici.

Sur la ligne de Paris à Lyon.

Un monsieur et une dame se font vis-à-vis dans un compartiment de deuxième classe.

On ne s'est encore rien dit.

Tout à coup, le monsieur abandonne son journal et se met à embrasser la dame.

— Oh ! monsieur !

Alors, lui, grave et poli :

— Mille pardons, madame ; j'ai la vue très faible. Je croyais que nous étions sous un tunnel.

Cet excellent Bredouillard est le plus insupportable des causeurs, en même temps que le plus incohérent des blagueurs.

A chaque instant, il dément une histoire avec laquelle il vous a harcelé la veille ou le matin.

Ce qui l'a fait définir ainsi à son cercle :

— Un rasoir qui se coupe lui-même.

Une femme était accusée d'avoir volé des betteraves.

"Votre état ? demande le président à l'accusée.

— Veuve.

— Mais ce n'est pas un état... — Garde champêtre, dites-nous quelle qualité elle prenait quand vous l'avez arrêtée ?

— La meilleure, mon président, tout ce qu'il y avait de mieux en betterave !"

L'élève. — Monsieur, qu'est-ce que ça veut dire des œuvres posthumes ?

Le maître d'école. — Ce sont des livres que l'auteur a écrits après sa mort.

Mme Zède est de ces femmes qui passent leur vie à dire du mal de leur mari.

Comme d'habitude, elle se plaignait du sien à des amies

— Croiriez-vous cela ? Son chien de chasse est mort la semaine dernière, et de suite, il l'a fait empailler.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je suis persuadée qu'il n'en ferait pas autant pour moi !...

Monsieur Baoylas, veuillez me citer un instrument à cordes.

— Les cloches, Monsieur.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET
DE TOUTES LES ÉPOQUES

71ème

ARIETTE

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur,
Qui pénètre mon cœur ?

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

PAUL VERLAINE.

Usages du Monde

EN VOYAGE — AUX EAUX

Parmi ceux qui nous font l'honneur de nous lire, beaucoup vont au bord de la mer ou dans une ville d'eaux pour cause de santé ou pour y dépenser leurs vacances. Il nous semble donc utile de traiter le chapitre des voyages.

Avant toute chose, il nous faut prendre le train et recommander aux hommes jeunes et aux jeunes femmes de toujours céder et même offrir la meilleure place, le coin, aux personnes âgées, si inconnues que leur soient celles-ci.

On n'est, bien entendu, tenu à pareille déférence qu'à l'égard des vieillards. Cela s'applique également au transport par omnibus, bateau ou diligence, — il y en a encore. Il arrive parfois que toutes les places de ces véhicules publics soient prises et qu'une femme âgée, un vieil homme tremblotant soient debout sur la plate-forme ou le pont, balancés par les cahots ou par les roulis, exposés au froid, etc. J'estime qu'il est du devoir des jeunes gens de leur céder la place confortable qu'ils occupent à l'intérieur, et j'ajouterai qu'un homme qui n'est pas septuagénaire doit offrir sa place à toute femme, fût ce une fillette, qu'il voit debout.

Un homme se découvre partout où il entre. Tant pis... pour ceux qui sont assez grossiers pour ne pas toucher leur couvre-chef, en réciproité de sa politesse. Il demande pardon aux femmes dont il froisse la robe, dont il effleure le pied, en gagnant la place à occuper. Si le wagon ou la voiture n'était remplie que d'individus du sexe fort et que ceux-ci n'eussent pas répondu à son salut à l'entrée, il s'en irait sans prendre, une seconde fois, garde à eux. Mais si la voiture renfermait des femmes, même une seule, en vertu des principes chevaleresques, il se découvrirait au départ comme à l'arrivée.

Il est certains soins qu'un voyageur peut, doit rendre à une voyageuse. Ouvrir une portière, passer un paquet, l'aider à descendre, etc., etc. La voyageuse remercie poliment, et même *gracieusement*.

Mais en wagon ou tout autre lieu public, les gens bien élevés n'engagent jamais de conversation avec des inconnus. On peut demander ou donner un renseignement et cela d'un ton poli, aimable, avec une vraie

DEVINETTE



Voici le coq. Où est Juda ?

LE GOUT DE LA MUSIQUE



La maman. — Tiens, bébé, au lieu de battre le chat, amuse-toi donc plutôt avec ta poupée...
Le bébé. — C'est que le chat, lui, il chante quand on fesse dessus.

bonne grâce ; mais ensuite on fait bien d'ouvrir un livre, un journal pour ne pas continuer l'entretien.

La prudence, toujours entièrement d'accord avec le bon goût, exige qu'on ne parle pas de ses affaires intimes, aux parents, aux amis qui voyagent avec nous, en présence d'inconnus. On ne sait jamais devant qui l'on s'épanche et cet abandon peut avoir de graves conséquences.

Cette réserve n'abandonnera pas le voyageur dans le lieu qu'il a choisi pour se soigner ou pour s'amuser. On peut bien échanger quelques banalités polies avec les gens qu'on rencontre chaque jour au bain, à la table d'hôte, etc. ; mais leur accorder immédiatement sa confiance, se lier avec eux, c'est une spontanéité que l'on doit blâmer.

Il ne faut pas que ces personnes rencontrées, et dont on ignore le passé et même le présent, puissent, plus tard, venir à vous avec des allures d'amis et vous faire rougir, — cela arrive, hélas ! — rougir de les connaître. Il est entendu qu'il n'y a lieu de rougir que si les gens connus aux eaux manquent d'honorabilité. On peut tendre la main à tout honnête homme, si mince que soit sa fortune et si humble sa position sociale.

Craignez de former des relations à la légère, comme il arrive si souvent dans les villes d'eaux et à la mer. On doit prendre des informations exactes sur la situation et le passé des gens, avant de les admettre dans sa maison.

« Quand on s'entoure de connaissances d'une considération douteuse, dit je ne sais plus qui, on risque fort (si l'on n'est pas de leur espèce) d'être couvert de calomnies injustes lorsqu'on vient à les expulser de chez soi, lassé de leur vice. Mais, dans ce cas, on n'est sali par la boue que pour s'être exposé à ses maculatures. »

C'est pour avoir été mises en garde contre une trop grande facilité d'accueil, ou pour avoir subi d'amères déconvenues, que tant de personnes, d'ailleurs aimables, laissent si malaisément forcer leur intimité. Il est de bon goût d'attendre un peu avant de se jeter dans les bras des gens. On n'a jamais à se repentir de s'être montré circonspect et réservé. D'autre part, il n'est pas défendu d'être bienveillant et affable pour tous ; mais toute autre chose est d'ouvrir son cœur et sa maison au premier venu.

Ne croyez pas, non plus, devoir arborer des toilettes excentriques et tirant l'œil. Un homme ne se fait pas remarquer par le débraillé ou le pittoresque de son costume, quand il a reçu une bonne éducation ; une femme n'a vraiment de charme que si, par sa toilette et ses manières, elle cherche à passer inaperçue. — Au casino, les femmes gardent leur chapeau pour manger.

BLANCHE DE SAVIGNY.

Faites le savoir : **BAUME RHUMAL**, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

A PROPOS DE MARIAGE



Lui — Votre père s'est-il fâché quand vous lui avez parlé de notre mariage ?

Elle. — Oh ! il n'a fait une colère bleue.

Lui. — Alors, je suppose, il n'a pas voulu en entendre parler ?

Elle. — Au contraire ; il était furieux de ce que vous ne m'avez pas demandé en mariage plus tôt.

LA COMMANDE D'ALCIBIADE

(HISTOIRE D'UN BŒUF À L'HUILE)

I

Depuis quelque temps, Alcibiade Gratteloup, peintre d'histoire, déconcertait le quartier de Montrouge par des allures insolites.

Lui, que les habitants de la rue du Moulin-Vert avaient connu doux, modeste, effacé comme un chien battu, rasant les murs d'un pas furtif et recherchant, avec une humilité de pauvre, les endroits déserts, pour y promener son sourire résigné de famélique, Alcibiade était devenu méconnaissable. Il portait maintenant une canne qu'il faisait sonner fièrement sur le macadam et il marchait avec crânerie, le chapeau en bataille, les moustaches en paratonnerre, la tête haute et l'œil vainqueur. Il affectait la provocante démarche d'un millionnaire. On l'avait vu s'installer à la terrasse du café du Lion de Belfort, un gros cigare aux lèvres, et commander avec fracas un bock de bière au garçon épouvanté. On le soupçonnait véhémentement de fréquenter un restaurant de la rue d'Alésia, où, chaque soir, il se livrait à des festins somptueux, — vingt-deux sous par tête, pain à discrétion. — On allait jusqu'à prétendre qu'il s'était fait prendre mesure d'une paire de bottes. Enfin, — détail incroyable ! — le petit garçon de la crémère affirmait qu'au jeu de boules de la rue des Plantes, il avait entendu Alcibiade Gratteloup déclarer péremptoirement qu'il était en pourparlers avec un concierge de la rue Didot, tailleur de son état, pour l'achat d'un costume complet, veston, gilet et pantalon. Sardanapalo compliqué de Bruemel ! C'en était fait ! Alcibiade menait la vie à grandes guides.

Avait-il donc hérité ? Pas le moins du monde, seulement, il avait reçu une commande.

II

C'était par trente-cinq degrés de chaleur, sous le zinc chauffé à blanc de l'espèce de hangar qu'il habitait au fond d'une cour, et qui lui servait à la fois d'atelier, de cuisine et de chambre à coucher. Il travaillait à son grand tableau *Caligula présentant son cheval au Sénat romain*, quand il entendit frapper à sa porte. Alcibiade étonné leva les yeux vers un calendrier suspendu à la muraille.

— Serait-ce déjà le jour du terme ? se demanda-t-il avec terreur.

Il alla ouvrir et se trouva en présence d'un petit homme rondlet, à la figure souriante, qui demanda d'un ton aimable :

— Monsieur Alcibiade Gratteloup, artiste peintre ?

— C'est ici, dit Alcibiade.

Le petit homme rentra. Il était vêtu d'un "complet" gris, sa tête s'enfonçait dans son chapeau mou et sur son abdomen proéminent cliquait une lourde chaîne de montre, que l'inexpérimenté Gratteloup prit pour de l'or.

— Monsieur, commença le personnage, je suis amateur des arts. J'ai entendu parler de votre grand talent, et...

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, interrompit Alcibiade avec empressement en avançant l'unique chaise qui ne fût pas dépaillée. Il ajouta en aparté :

"Quelque Anglais, bien sûr... à moins que ce ne soit un Américain."

Le prétendu Anglais s'assit et reprit :

— J'ai entendu parler de votre immense talent, et je désirerais vivement avoir une toile de vous.

— Trop aimable, en vérité, trop aimable ! balbutia le rapin, confus de ces éloges inusités. Voici, poursuivit-il en étendant le bras vers son cheval, voici ma dernière œuvre, l'empereur *Caligula* présentant son...

— Très joli ! très joli ! fit le visiteur en lorgnant, mais ce n'est pas cela qu'il me faut... Dites-moi, vous n'auriez pas un bœuf en magasin ? Je voudrais un bœuf... pas au crayon... à l'huile !... un bœuf à l'huile !

En magasin ! un bœuf à l'huile !... Alcibiade se révolta.

— Ou une vache, ça m'est égal... Mais peut-être ne tenez-vous pas cet article-là ? demanda le petit homme qui se méprit sur la cause de l'indignation du peintre.

En magasin !... un bœuf à l'huile !... Cet article-là !... Alcibiade Gratteloup résista à l'envie de flanquer l'intrus à la porte. Le prenait-il donc, lui artiste, pour un vulgaire boutiquier ? En magasin ! Et la fierté de l'art ? Et l'indépendance de l'art ? En magasin ! Après tout, il est vrai que ce sont des fieffés originaux, ces Américains ! Pour eux tout est marchandise. Sans doute, le petit homme était un citoyen du pays des dollars.

Rasséréné par cette explication qu'il se donnait à lui-même pour ménager

sa susceptibilité d'artiste, Alcibiade reprit sa physionomie souriante et répondit, la bouche en cœur, que s'il n'avait pas de bœufs dans ses cartons c'est que sa spécialité à lui, c'était la peinture d'histoire, la grande peinture, mais que, néanmoins, il lui était facile de se mettre à l'œuvre sur-le-champ. Justement, il avait une idée grandiose : Un troupeau de bœufs au pâturage, des grands bœufs couchés dans l'herbe épaisse de la prairie, à droite, un bouquet d'arbres et les ruines du temple de Diane, à gauche...

— Alors, vous êtes homme à me fabriquer ça, interrompit le petit homme.

L'artiste fit une grimace comme s'il avalait un os de travers. Oui, il était homme à lui fabriquer ça. Mon Dieu, quel drôle d'amateur.

— Entendu, alors, fit l'Américain. Seulement, ce n'est pas la peine de faire un troupeau, je n'ai besoin que d'un bœuf ou d'une vache, au choix. Quant aux ruines du temple de... ce que vous dites, je n'en veux pas. Je ne veux pas de ruines ; je préfère un temple tout neuf, à moins que ça n'augmente beaucoup le prix.

— Monsieur..., commença Alcibiade Gratteloup.

— Et puis, en somme, le temple est inutile, déclara l'Américain. Supprimons-le. Je vous le répète, je n'ai besoin que d'un bœuf, d'un seul bœuf... ou d'une vache...

— Le bœuf est plus poétique, opina le peintre. *Le bœuf au pâturage*.

— Va pour le bœuf, soit ! seulement, poursuivit l'amateur après un calcul mental, il me faudrait un bœuf de trois pieds de haut.

— Ah ! trois... trois pieds... de haut ? répéta Gratteloup interloqué.

— Oh ! à peu près, vous savez, fit l'autre conciliant. Maintenant le prix ?

— Le prix !... c'est que je ne voudrais pas...

— Pardon, pardon !... Il faut s'entendre d'avance... Les affaires sont les affaires. Voyons ! que diriez-vous de... deux louis, hein ?

Certainement, c'était un chiffre. Jamais Alcibiade Gratteloup n'aurait eu tant d'argent à la fois en sa possession. N'empêche qu'il se faisait une autre idée de la proverbiale générosité des yankees. En somme, était-ce bien un Américain ? Il avait plutôt le type anglais. Oui, un Anglais du nord, du côté de l'Ecosse. On dit qu'ils sont moins riches dans le nord.

— Bien entendu, je fournis la toile à mon compte, dit l'Anglais du nord. Ça va-t-il ?

Et, pour vaincre les dernières hésitations du peintre, il ajouta avec une rondeur joviale :

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

— Un bœuf de trois pieds pour dix dollars !... Hé ! hé ! savez-vous que ça vous fait gros le pouce ? Ah !... soupira-t-il, je sais bien que je me ruine, mais que voulez-vous faire ? Je suis comme ça, moi ! J'aime les arts et il me serait impossible de lésiner avec un artiste !...

Comment repousser les propositions d'un amateur aussi éclairé, d'un homme à qui l'amour de l'art suggérait cette ingénieuse application du système métrique à la peinture ? Gratteloup accepta et prit l'engagement de livrer, huit jours après, un bœuf à l'huile de 3 pieds de hauteur.

— Et de la couleur, n'est-ce pas, recommanda le petit homme.

— Je vois que Monsieur est coloriste, insinua Gratteloup, en clignant de l'œil. Monsieur est de l'école Delacroix ?

— Non, de l'école des Frères, rectifia l'autre.

— Des frères Aubert et Jean Van Eyk de Bruges ?

— Je ne me rappelle plus... Mais cela ne fait rien à l'affaire. Du bleu, du rouge, du vert, beaucoup de couleur, c'est ce que je demande... Mettez en pour quarante sous de plus, s'il le faut !

Et l'Anglais du Nord se retira en laissant son nom à l'artiste que ces "quarante sous de plus" avaient rendu rêveur : monsieur Janslen, 227 bis, rue de la Glacière.

— Janlens ? mais c'est un nom danois ou norvégien se dit le rapin.

Et, comme il était impossible de déterminer la nationalité de son visiteur, Alcibiade Gratteloup s'arrêta au sage parti de le désigner par cette qualification vague "le noble étranger."

Quelques heures plus tard, il reçut une toile de la part du noble "étranger" et commença aussitôt le croquis du *Bœuf au pâturage*.

III

Ce fut à partir de cette époque, que le peintre, sûr du lendemain et confiant dans l'Avenir, se lança dans ce tourbillon de prodigalités effrénées, qui devait le conduire au café de Lyon de Belfort, au restaurant de la rue d'Alésia et chez le concierge de la rue Didot. Ses maigres économies y passèrent. N'importe ! pendant cette semaine de splendeur, il marcha glorieux, "dans son rêve étoilé." N'avait-il pas devant les yeux la magique vision de ces pièces en or qu'il voyait flamboyer à l'horizon comme autant de soleils.

Enfin, le bœuf fut achevé. Beaucoup de couleur ? Le noble étranger serait satisfait, car le bœuf, avait une robe rouge mouchetée de noir, les cornes jaunes, les pattes blanches, et il se détachait sur le fond orangé du ciel, entre le bleu cru d'une rivière et le vert pomme d'un bouquet d'arbres. C'était une horreur ! Quand le bœuf fut sec, l'artiste le chargea sur le crochet d'un commissionnaire et prit le chemin de la rue de la Glacière. Le commissionnaire marchait le premier. Alcibiade suivait derrière, et aux passants qui s'arrêtaient ébahis devant cet amoncellement de couleurs, il adressait de petits sourires modestes qui semblaient dire "Oui, c'est moi qui ai fait ça !"

Devant le n° 227 bis, le cortège s'arrêta.

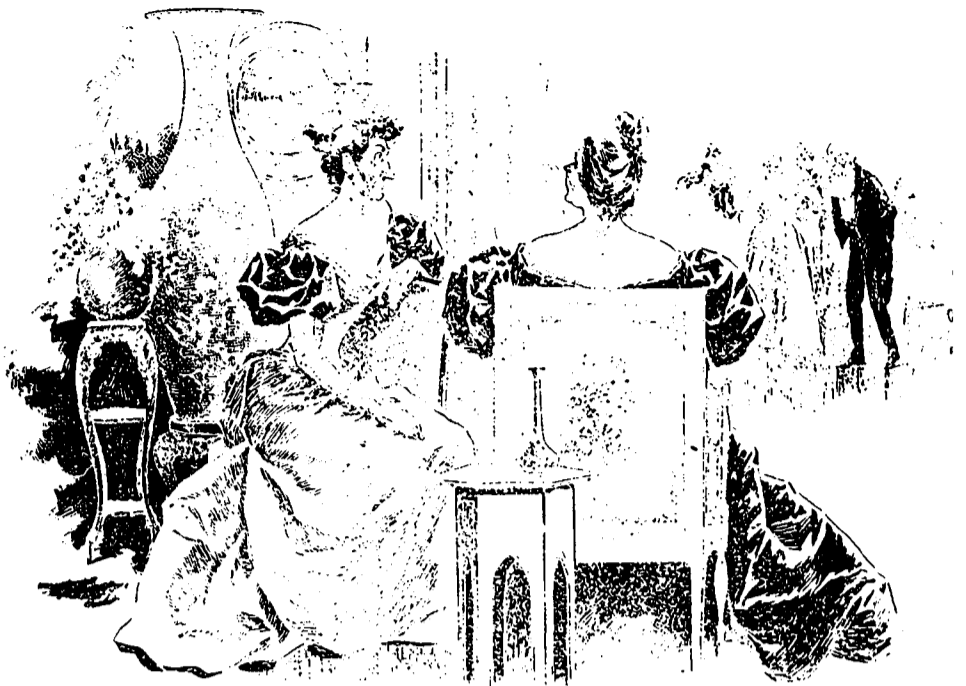
La maison ne semblait guère faite pour servir de résidence à un millionnaire. Entre une façade lépreuse dont le plâtre s'écaillait par places et un mur en torchis, à demi éboulé, une porte charretière entr'ouvrait, comme une mâchoire branlante, ses deux vantaux vermoulus.

Alcibiade entra et se trouva dans une cour bornée à l'est par une bicoque percée de rares fenêtres grillées, à l'ouest par un tas de fumier ou picotaient des poules et traversée, du nord au sud, par un ruisseau de purin. Sur l'ensemble flottait une écœurante odeur de lait rance.

DEVINETTE



On me dit qu'il y a ici une jolie personne costumée en blanchisseuse viennoise, mais je ne l'aperçois pas.



Melle Antique.—Je suis à me demander qui peut bien être ce vieux monsieur qui tourne autour de moi depuis le commencement de la soirée.
Mme Franchise.—C'est le professeur Numis, le plus célèbre antiquaire qui soit en cette ville.

A la vue de l'artiste, un marmot, sommairement vêtu, dégingola comme une boule de tas de fumier, et s'enfuit vers la maison en gambadant et en brillant :

— P'pa ! p'pa ! v'là l'bœuf !... p'pa !...

Alors de l'écurie sortit un petit homme en blouse, les pieds nus dans de gros sabots, la tête coiffée d'une casquette grasseuse. C'était "le noble étranger" ! A la vue du bœuf, il se précipita en criant d'une voix tonitruante :

— Phrasie ! Phrasie !

Madame Janslen, forte commère haute en couleur, accourut suivie de cinq petits Janslen plus ou moins débarbouillés, et toute la tribu des Janslen, au comble de l'admiration, se mit à trépigner d'enthousiasme devant le bœuf.

— Ah ! mon Dieu qu'il est beau !

— On en mangera ! prononça le mari ! Mes compliments, monsieur Gratteloup... Je vais le poser de suite. Tout est prêt, les pitons sont scellés dans le mur. Il n'y a plus qu'à l'accrocher !... Vous me donnerez bien un coup de main, monsieur Gratteloup ?

Il prit une échelle double et sortit dans la rue, Gratteloup le suivit, les cheveux mouillés par une sueur froide, craignant de comprendre...

Sacrilège ! profanation ! Une enseigne ? Oui. *Le bœuf au pâturage*, l'œuvre d'Alcibiade Gratteloup, peintre d'histoire, servait d'enseigne ! Elle était maintenant fixée à la hauteur d'un premier étage. Au dessus se lisaient ces mots, en lettres gigantesques :

JANSLÉN, NOURRISEUR

Et au-dessous, en lettres plus petites :

LAIT CHAUD, MATIN ET SOIR, ŒUFS FRAIS DU JOUR

O honte !

Ah ! Alcibiade protesta ! Il protesta avec énergie au nom de la dignité de l'art et de son honneur d'artiste ! Ce n'était point à un pareil usage qu'il destinait son œuvre et il n'entendait pas que le fruit de sa pensée, l'enfant de son imagination fût abaissé à ce rôle banal d'enseigne ! L'indignation le rendit éloquent. Mais Janslen, non moins éloquent, lui démontra que ses scrupules reposaient sur un préjugé absurde. N'est-ce pas la publicité de son œuvre qui fait la vie, la force, et la célébrité d'un artiste ? Et la preuve, c'est qu'au salon d'un particulier, il préférerait encore l'exposition d'un musée, au Luxembourg, par exemple, hein !

— Ça c'est vrai, approuva candidement Alcibiade.

Eh bien ! la ruelle n'était-elle pas un musée permanent ? un musée où circule un public sans cesse renouvelé ? Il fit si bien, il couvrit le rapin de tant de compliments, il se montra si flatteur, si admiratif, qu'Alcibiade finit par répéter avec autant de conviction que lui.

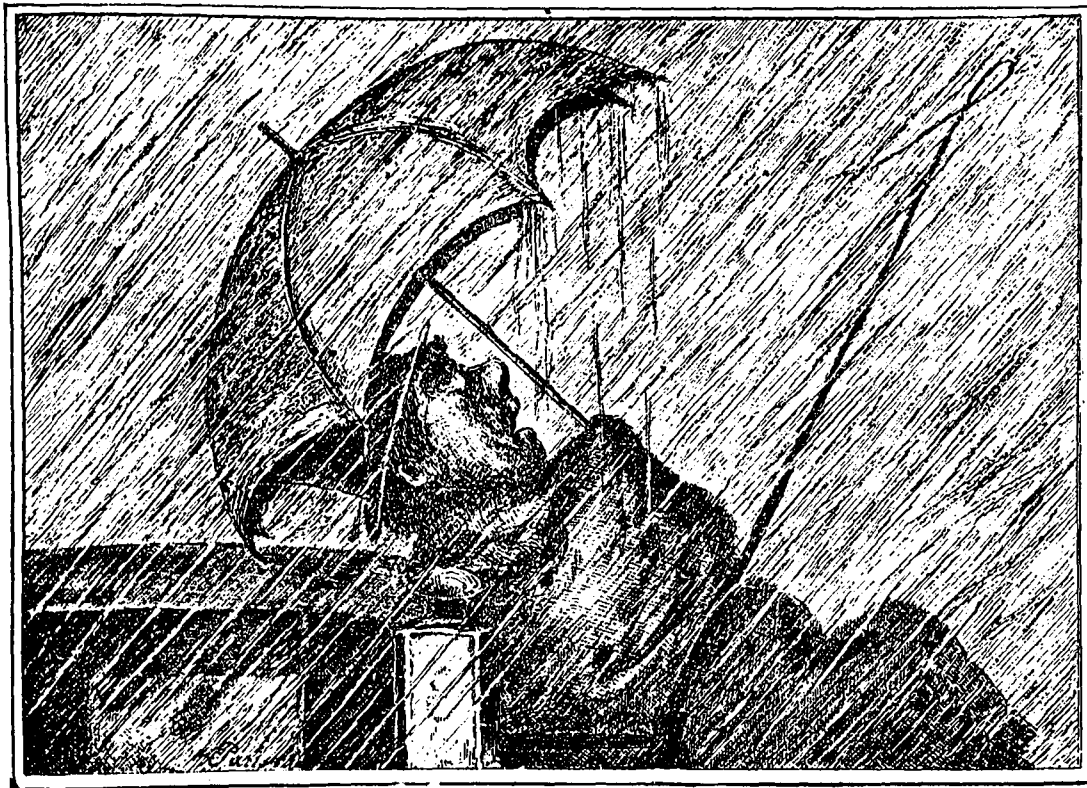
— En effet, la rue est un musée permanent.

— Parbleu ! Et maintenant, monsieur Gratteloup, vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous.

Il dina avec eux. Il mangea la soupe aux choux à la table du nourrisseur, au milieu de la bande mal peignée des petits Janslen. Festin rustique et sans prétention. Les poules avaient fait invasion dans la salle à manger, trois ou quatre chats maigres épiaient la chute des os sur le carreau et un gros chien allongeait familièrement la langue jusque dans l'assiette du peintre. Pendant tout le repas, on ne cessa de chanter les louanges de Gratteloup, Janslen le proclamait sans rival. Madame Janslen emplissait son assiette avec vénération, et les petits Janslen, les doigts dans le nez, le contemplaient comme un phénomène de la foire. Jamais Alcibiade n'avait produit autant d'effet. Après le café :

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL

LE SOMMEIL DU JUSTE



—Ça, dit Janslen en se levant, voulez-vous, monsieur Gratteloup, que nous réglions cette affaire-là ?... Les bons comptes font les bons amis.

Alcibiade tressaillit d'aise. De l'or ! il allait recevoir de l'or !... Cinq soleils de dix francs, une fortune !... Il rayonnait.

—A vos ordres, monsieur.

Le petit homme l'emmena dans sa chambre à coucher, et là, sur un ton confidentiel :

—Cher monsieur Gratteloup, je vous avouerai qu'en ce moment, je suis gêné à cause de mon échéance d'hier.

—Ah ! fit le rapin en se rembrunissant.

—Oh ! n'ayez aucune crainte. C'est l'affaire d'un jour ou deux. Demain, après-demain au plus tard, je pourrai m'acquitter envers vous... Après-demain, sans faute...

IV

En effet, le surlendemain, à la tombée de la nuit, une voiture bâchée pénétra dans la cour de la maison habitée par Alcibiade et s'arrêtait devant l'atelier du peintre. Janslen en descendit.

—Toujours le même embarras d'argent, mon bon monsieur Gratteloup, dit-il, de prime abord au rapin qui s'avancait tout en souriant.

—Bigre !!!

—Mais j'ai eu une idée, poursuivit le nourrisseur. Si je ne puis m'acquitter en espèces, rien ne m'empêche de vous payer en nature.

—En nature ! répéta Alcibiade interdit.

—Parfaitement ! fit Janslen avec jovialité. Ohé, Jean Pierre, amène ici l'objet, cria-t-il au valet de ferme qui l'avait accompagné.

Un bruit étrange s'échappa de l'intérieur de la voiture ; la bâche se souleva agitée par des soubresauts convulsifs... Alcibiade faillit tomber à la renverse. Il avait devant lui un jeune veau, un veau bien vivant et mugissant !...

—Voilà ! s'exclama triomphalement le nourrisseur. Et vous savez, ajouta-t-il en tapant sur la croupe de la bête, ça vaut quatre-vingts francs comme un sou au marché de la Villette... Non, ne me remerciez pas ! Vous allez me dire que cela fait une somme supérieure à celle qui avait été convenue entre nous, mais je vous le répète, je me reprocherais de lésiner avec les artistes... J'aime les arts !

Et pour se dérober à l'explosion de reconnaissance qu'il prévoyait, il sauta lestement dans sa carriole, rassembla les rênes et partit au grand trot.

Quand, revenu de son ébahissement, Alcibiade Gratteloup ouvrit la bouche pour protester, il était seul... seul avec le veau qui s'était introduit, sans façon, dans l'atelier.

Ce fut une nuit affreuse ! Le jeune animal, heureux d'être lâché en liberté, commença par folâtrer à travers l'atelier, gambadant, pétaradant, sans souci des chefs-d'œuvre qu'il effondrait de ses cornes naissantes. En vain, Alcibiade désespéré engagea-t-il avec lui un terrible corps à corps !... Ce fut le veau qui resta maître du champ de bataille... Le malencontreux quadrupède abusa de sa victoire pour éventrer l'empereur Caligula, mettre son cheval en pièces, et manger la tête de trois sénateurs romains... Bientôt, l'atelier ne fut plus qu'un amoncellement de châssis brisés et de toiles lacérées. Entre les débris, Alcibiade Gratteloup se dressait sombre et lamentable, tel Marius dans les ruines de Carthage.

Quand l'œuvre de dévastation fut achevée, le veau s'ennuya. Alors, il se mit à beugler. Et il beugla, ce jeune ruminant, il beugla à en perdre haleine, il beugla abominablement jusqu'à l'aube, sourd aux objurgations d'Alcibiade, il beugla comme un veau qu'il était. Il appelait sa mère !...

Dans le grand silence de la maison endormie, ces beuglements retentissaient, sinistres comme le tocsin. Un voisin épouvanté ouvrit sa fenêtre et cria : " Au feu ! "

Au matin, le peintre recevait son congé en bonne et due forme et, à midi, une assignation à comparaître devant le tribunal de simple police sous la prévention de tapage nocturne.

— Mais ce n'est pas moi !... c'est le veau !... gémit-il.

— Un veau ? une vacherie !... alors, c'est autre chose... Etablissement insalubre non autorisé... Choisissez ! dit l'homme de police.

— Prenez ma tête, j'aime mieux ça ! fit Gratteloup d'une voix tragique.

On ne voulut pas de sa tête, pas même de celle du veau, car le lendemain de ce jour néfaste, l'infortuné quadrupède était mort empoisonné. Il n'avait pas pu digérer ses trois sénateurs !

Quant à l'artiste, il en fut pour une amende qui, avec les frais, monta à quarante francs.

V

Depuis cette aventure Alcibiade Gratteloup est taciturne. Ses lèvres ont le sourire amer des déillusionnés. Et quand, dans le milieu bohème où il vit, on parle d'art le soir, à la brasserie, et qu'on le presse de donner son avis sur une de ces questions d'esthétique transcendante qui s'agitent, sur le coup de minuit, devant

les piles de soucoupes entassées, il lève mélancoliquement les yeux au ciel et formule son opinion en ces termes énigmatiques :

— La peinture d'histoire, il n'y a encore que ça, voyez-vous... Le reste, c'est de la duperie ? Vous donnez un bœuf, on vous rend un veau !...

MICHEL THIVARS.

ENTRE PAPAS

— Que fais-tu de ton fils ?

— Je lui ai demandé de choisir une carrière et il m'a déclaré avoir une passion irrésistible pour les planches : alors...

— Alors, tu l'as mis au théâtre ?

— Du tout. Je l'ai fait entrer chez un menuisier.

POLITIQUE AMÉRICAINE

1ère Américaine.— Mon mari prétend que la question de la monnaie d'argent est de celles qui vont donner le plus de préoccupations aux électeurs cette année.

2ème Américaine.— Nous n'avons guère à nous en préoccuper chez nous, mon mari paie toutes ses dépenses avec des chèques.

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

DEVINETTE



Sapristi ! Voilà mon tailleur, et je lui dois encore mon dernier pardessus. Où est-il ?

DR KAY'S KORN KURE,

Un Remède efficace pour Extirper les Cors, durs ou tendres, Oignons, Verrues, etc., etc. } Partout à 15 centins la Bouteille

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19^{me} Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE V

Deux Gros-bonnets de l'Occultisme

—Frère Hobbs, vous veillerez à ce que le frère Bataille soit soumis à l'épreuve que vous savez.

La-dessus, il se leva de son fauteuil ; ce qui nous indiquait nettement qu'il était temps que nous prissions congé de lui. Nous le saluâmes et sortîmes de sa chambre, où il nous avait reçus.

Sur le seuil de la porte d'entrée de l'hôtel, nous rencontrâmes Tomaso Cresponi, autre maçon de haute marque. Nouvelle présentation. Celui-ci est aussi exubérant que Philéas Walder est concentré ; mais Cresponi est un malin, qui ne dit jamais que ce qu'il veut dire.

Maigre, osseux, aux yeux noirs et vifs, à la chevelure bouclée, long comme un jour sans pain, la lèvre supérieure garnie d'une épaisse moustache qui s'étend jusqu'aux joues, Tomaso Cresponi est un gros bonnet de la secte. Il venait d'Amérique, lui aussi, et avait accompagné Walder, mais il devait se fixer à Rome, où il avait à prendre, auprès du Suprême Conseil d'Italie, les fonctions, en apparence honorifiques, de Garant d'Amitié du Suprême Directoire Dogmatique de Charleston. En réalité, Cresponi est une sorte d'espion surveillant le grand-maître Adriano Lemmi pour le compte de l'anti-pape luciférien.

Il faut croire que ma physiologie plut au frère Cresponi ; car, séance tenante, il m'invita à dîner au restaurant Bansard, où il prenait ses repas. Le frère Hobbs fut invité aussi ; mais il ne put accepter, étant attendu chez lui. Je restai donc avec Cresponi ; il fut convenu que ce serait lui qui me conduirait au temple extra-muros, — je devrais dire : aux temples, — où devait avoir lieu, dès la tombée de la nuit, la solennité à laquelle j'avais maintenant hâte d'assister.

En dînant, nous bavardâmes, comme on pense ; ce fut, naturellement, le spiritisme qui fit les frais de la conversation.

Avec quel rire bruyant Cresponi lançait les éclats de son hilarité, lorsqu'il parlait des spirites de salon et de leurs tables tournantes, qui, les trois quarts du temps, sont muettes ! Quelle différence, disait-il, avec les prestiges des sociétés de cabale et de théurgie !

Il me fit le recensement des spirites du monde entier, pays par pays. Cet homme a une mémoire étonnante.

Il me cita les noms, dont quelques-uns me surprirent. Pour la France, je notai au passage M. Jules Lermina. M. Auguste Vaquerie, ce dernier, par extraordinaire, n'étant pas franc-maçon.

Il me pria de venir à Rome ; court voyage qui me serait possible, la première fois que je ferais une station de vingt-huit jours à Marseille. Je verrais, grâce à lui, me promettait-il, le grand-maître Adriano Lemmi, le Chef d'Action politique de la franc-maçonnerie ; et, en effet, il me tint plus tard sa promesse. Par Cresponi, j'ai connu de près l'illustre frère Lemmi, qui a juré d'expulser, avant de mourir, la papauté de l'Italie. Et si je suis en mesure de con-

sacrer au grand-maître romain un chapitre spécial, c'est à Cresponi que je le dois.

Certes, je crois fort aussi que, lorsque ces lignes tomberont sous les yeux de mon ami Tomaso Cresponi, il esquissera sans doute une vilaine grimace, et peut-être me gardera-t-il rancune de mon indiscretion. Mais, baste ! s'il me fallait prendre souci des rancunes et des grimaces des gros bonnets à trois points, si je ne devais, par préoccupation des colères des Directoires, révéler au public que ce que tout le monde sait déjà, mes lecteurs auraient alors, eux, le droit de se plaindre, et, tout compte fait, j'aime mieux déplaire à Lemmi et à Cresponi qu'à mes lecteurs.

Je publierai plus loin la correspondance éblouissante entre la maçonnerie romaine et le grand chef Albert Pike, sur les moyens plus ou moins opportuns à employer pour se débarrasser de Léon XIII, au besoin par l'envahissement du Vatican et par l'assassinat ; car cette question-là a été débattue, discutée, et j'ai la bonne fortune de posséder la copie de ces lettres, qu'il serait vraiment dommage de ne pas produire au grand jour.

Cette digression terminée, j'arrive à la grande solennité satanique, à laquelle j'ai assisté, à fin octobre 1880, à Calcutta, par la gracieuse autorisation du Très Illustre, Très Eclairé et Très Sublime frère Philéas Walder (ce sont ses qualifications usuelles), et aussi par suite de ma fermeté à subir une fort désagréable épreuve pour laquelle il m'avait recommandé au frère Hobbs.

CHAPITRE VI

Le Baptême du Serpent

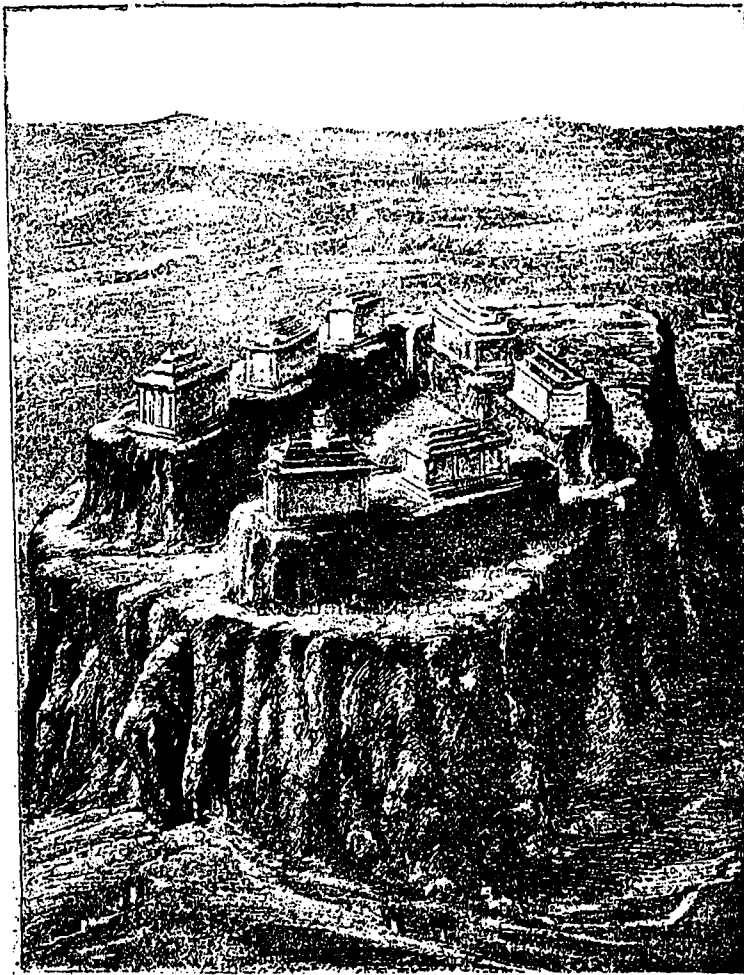
J'ai parlé tout à l'heure de la plaine, ou, pour mieux dire, du désert de Dappah, situé presqu'aux portes de Calcutta. Deux heures de voiture seulement suffisent, en effet, pour y conduire. C'est, ai-je dit, un gigantesque ossuaire où l'on va jeter pêle-mêle les corps des hommes, les charognes des animaux, sur le sol. Rien n'est plus vrai, et les très nombreux crânes indiens que possède la société d'anthropologie de Paris proviennent tous de là ; c'est là que les explorateurs vont les chercher ; je pourrais citer un docteur, un de mes meilleurs amis, qui, à lui seul, en a rapporté plus de trois cents, en un seul voyage ; il en a fait don à ladite société.

Or, une superstition indienne est celle-ci : les âmes des hommes jetés ainsi à la voirie ne peuvent aller ni au séjour du Dieu Bon, ni aux abîmes du Dieu Mauvais ; elles restent là indéfinies, sous forme de feux follets ou de vapeurs, souffrant cruellement et attendant qu'on aille les y cher-

cher ; c'est donc faire œuvre pie que de venir les disputer à Civa pour les donner à Brahma, le dieu par excellence, l'origine de tout, la divinité suprême ; et il ne suffit pas de se préoccuper des âmes d'hommes, il faut aussi arracher au malfaisant Civa les âmes d'animaux, attendu que, par la métempsychose, les animaux possèdent des âmes d'humains ayant émigré en eux.

Brochant là-dessus, les spirites lucifériens de l'Inde prétendent que ce qu'ils appellent le "peresprit," — c'est-à-dire un élément aérien et sidéral constituant un second cadavre, mais celui-ci vivant, tandis que le cadavre matériel, dont il a néanmoins la forme, pourrit, — n'est autre que cette vapeur, ce gaz délétère qui se dégage des corps en putréfaction non inhumés ; et, comme c'est par centaines de mille que l'on voit errer, la nuit, des feux follets dans la plaine de Dappah, on imagine aisément à quelles fantastiques scènes de sabbat cette superstition donne lieu.

Les Indiens sont de très bonne foi les principaux acteurs de ces jongleries macabres ; mais les francs-maçons européens, les colons anglais affiliés aux divers groupes occultistes, qui s'associent à eux et participent à ces lugubres horreurs, ne voient là qu'un prétexte nouveau pour rendre à Lucifer un culte exécrationnable ; car, le lecteur ne l'a point oublié sans doute, ils insinuent aux Indiens endoctrinés par eux que Brahma ne fait qu'un avec Lucifer et que Civa est l'Adonai des catholiques, prêché par les missionnaires comme étant



Les sept temples lucifériens de Mahatalawa, près de Calcutta.

LE REMÈDE DU D^R STARRS'

Guerit le Cholera, Cholera Infantum, Diarrhee, } 25 et 50 centins la Bouteille
Dysenterie, Coliques, etc., etc. }

le seul et unique dieu. Il s'agit donc, dans ces sabbats du satanisme indo-maçonnique, de combattre l'influence de Civa-Adonaï, qui veut, disent les sectaires, s'emparer des âmes des humains défunts.

Le frère Cresponi et moi, nous finissions de dîner, lorsqu'un garçon du restaurant vint prévenir mon collègue luciférien qu'un messenger l'attendait à la porte. Nous nous levâmes, et je vis un Indien tout nu, agile et découplé, un vrai courrier, tenant à la main un long bâton de coudrier terminé par deux cornes, auxquelles pendaient deux grelots. Le messenger et mon collègue échangèrent quelques mots à voix basse ; puis, le courrier repartit.

— Tout est prêt, me dit Cresponi ; nous n'avons plus qu'à nous mettre en route. Le frère Walder se rend de son côté là où nos frères sont convoqués ; il a eu l'obligeance de nous envoyer une voiture, dont le cocher, discret et sûr, sait où il faut nous conduire.

En effet, un ticka-garri était là. Cresponi fit un signe maçonnique, auquel l'autre, du haut de son siège, répondit par un signe correspondant.

— Tout se prête à la solennité à laquelle nous allons prendre part, ajouta mon collègue, reprenant la conversation avec moi, après avoir levé un instant les yeux au ciel. Le jour et l'heure sont propices ; Saturne est en conjonction avec la lune ; l'étoile Lucifer se lèvera dans trois heures. Ah ! oui, certes, nous aurons une belle solennité.

Nous vidâmes un dernier verre. Cresponi paya la dépense. Après quoi, nous montâmes dans la voiture, qui partit d'un bon train. Nous traversions Calcutta, et, tour à tour, le palais du gouvernement, le bazar, la tour des morts, le Fort-William défilèrent devant mes yeux ; puis, ce fut le long serpent d'argent du fleuve qui se déroula. Nous prîmes la route de Garden-Beach, passâmes devant Kilderpoor, puis devant Mout, chekooulah, enfin devant le palais du roi d'Aoude, touchant à la propriété des Messageries Maritimes.

Il pouvait être, maintenant, huit heures du soir. Un vent d'orage soufflait, et des éclairs brillaient. Dans la campagne, là-bas mêlés aux derniers croassements des corbeaux, les cris des chacals s'entendaient, aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, sans compter les hurlements des Indiens chassant les mauvais esprits. Puis, un bruit de grelots retentit, tandis qu'une ombre glissa à côté de nous, frôlant la voiture ; c'était notre messenger que nous rattrapions, pour le dépasser bientôt.

Nous arrivâmes, enfin, à Mahatalawa, une des villes mortes si nombreuses dans l'Inde, et dont la population est aujourd'hui disparue ; siège jadis d'une dynastie régnante, et à présent en ruines. Nous nous trouvâmes au centre d'un passage d'une austère grandeur.

Nous nous arrê tâmes brusquement, et Cresponi, qui avait dormi et ronlé tout le long de la route, se réveilla. Nous étions en présence d'un énorme rocher surplombant, dont l'équilibre instable semblait ne tenir que par un miracle. Un peu plus loin était une montagne de gneiss, haute de 500 pieds, longue de 2,000, complètement isolée, ayant, dans cette vaste solitude, le faux air d'une monstrueuse baleine qui serait échouée sur une plage.

— Ici, nous sommes chez nous, me dit Cresponi, en descendant, d'un saut, de la voiture.

Je l'imitai. J'avais à peine mis pied à terre, qu'un Indien vint à nous, sortant de derrière un rocher où il se tenait sans doute en faction. Cresponi et moi, nous lui donnâmes l'attouchement luciférien (poignée de main en accrochant les doigts en griffe), et il se mit à notre disposition.

Ayant su par mon collègue que j'étais français, il s'exprima dans ma langue, qu'il parlait assez correctement : ce n'était pas, à coup sûr, un homme du vulgaire ; mais, en fait de fanatisme, il en avait à revendre à tous ses compatriotes.

— Frère, commença-t-il en s'adressant à moi une ville populeuse s'est effondrée il y a des siècles. Cette catastrophe est un crime du Dieu Mauvais contre l'humanité qu'il déteste ; les habitants étaient des justes, des vertueux, des adorateurs de Brahma-Lucif. Plus d'un million d'âmes, subitement arrachées à leurs corps qui reposent enfouis dans cette terre, ont erré ici pendant d'innombrables années, et nous les avons, nous et nos aïeux, délivrées une à une de la possession de la divinité malfaisante, Civa-Adonaï. Aujourd'hui, elles sont entrées enfin dans le sein du Dieu Bon, qui seul règne ici.

Je regardai autour de moi. De ville souterraine il n'y avait plus aucune trace ; les amoncellements de sable et de terre, qui en occupent l'emplacement, ne permettent même pas de deviner où existait la cité dont parlait l'Indien. Mais, en face de nous, sur une sorte de plateau, on apercevait sept temples sans pagodes, ne paraissant pas remonter à plus de cent ans.

Il est bon de dire, en passant, qu'on rencontre dans l'Inde un certain nombre de temples sans pagodes ; les temples avec pagodes sont ceux de la religion nationale, ceux où Brahma est adoré conformément aux vieilles traditions, et où l'on rend honneur aussi à Vichnou et à Civa qui complètent la trinité indienne ; les temples sans pagodes, au contraire, sont ceux d'où le culte de Civa est banni, où au nom de Brahma s'ajoute celui de Lucif et au nom de

Vichnou celui de Baal-Zéboub, les fidèles disant avoir une révélation nouvelle et maudissant Civa comme étant le Dieu unique des chrétiens. Les temples avec pagodes sont publics ; ceux sans pagodes ne s'ouvrent qu'aux initiés, leurs cérémonies sont mystérieuses, et dans la plupart de ces édifices on ne pénètre que par un couloir souterrain dont l'entrée située à une certaine distance est toujours bien gardée. Beaucoup d'auteurs appellent "pagode" tout temple indien indistinctement ; c'est là une expression impropre, employée par des écrivains parlant d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ; la pagode est une annexe du temple, comme le clocher ou le campanile d'une église catholique ; et, je le répète, c'est par l'absence de pagode que se distingue un temple luciférien.

Les sept temples de Mahatalawa sont élevés sur trois masses de granit, un peu inégales en grandeur, qui forment, par leur situation respective, un gigantesque triangle ; un côté, le plus large, supportant trois temples, va du sud à l'ouest ; les deux autres côtés, supportant chacun deux temples, vont de l'ouest à l'est et de l'est au sud. L'ensemble repose sur un plateau colossal, tout en un seul rocher de dimensions prodigieuses, se dressant dans la plaine à une hauteur d'environ cent pieds au-dessus du niveau de la mer, et cet extraordinaire bloc granitique a une base encore inconnue, attendu qu'on a sondé vainement pour la trouver, jusqu'à deux cents pieds de profondeur.

— C'est là l'entrée, nous dit l'Indien en nous montrant un trou dissimulé par le rocher détaché, qui se tenait en équilibre sur une pointe, et qui était situé au pied du plateau.

Nous pénétrâmes, franchissant un groupe de sieks gardiens, qui demeuraient silencieux dans la première partie de l'obscur boyau où nous nous engagions. On ne les voyait pas eux-mêmes, car il faisait noir comme dans un four ; mais on les sentait remuer et l'on apercevait quelques lueurs d'acier, témoignant qu'ils étaient armés pour défendre l'accès des temples ; tout intrus, qui se serait aventuré là, aurait été, cela est certain, impitoyablement massacré.

Notre guide mit sa main gauche derrière le dos et me prit la main droite, m'invitant à le suivre en donnant de même ma main gauche au frère Cresponi. J'étais donc entre mes deux introducteurs, à leur merci, puisque mes deux mains étaient tenues ; nous nous glissions ainsi tous trois dans ce souterrain, au milieu des plus épaisses ténèbres. Que ces deux hommes eussent soupçonné que je m'étais mêlé à eux uniquement pour surprendre leurs abominables secrets, et j'étais perdu.

C'est par des couloirs taillés dans le roc que ces sept temples communiquent entre eux ; mais celui qui conduit au premier temple est seul étroit et obscur ; les autres sont larges et éclairés par une quantité considérable de lampions à l'huile de coco, qui y dégagent, il est vrai, une fumée atroce, laquelle s'échappe tant bien que mal en suivant les courants d'air.

Quand nous fûmes parvenus dans la pièce spacieuse qui sert de vestibule au premier temple, mes deux conducteurs me lâchèrent les mains, et je respirai, ma foi, avec satisfaction. Cette salle de pas-perdus ne manquait pas de lumières. De nombreux adeptes s'y trouvaient déjà, indigènes, colons et voyageurs, allant et venant, causant par groupes. Cresponi fut salué avec respect par tous, quant à moi, j'étais le point de mire de tous les regards. En dehors des Indiens et des voyageurs, il y avait là, je le sus plus tard, un notaire, des marchands de thé, un notable verrier et fabricant de porcelaine, des négociants en articles européens, deux ou trois agents d'assurance ou d'émigration, un fabricant d'huiles, un banquier, un pasteur presbytérien, un dentiste, un filateur de coton, des courtiers de navires, un constructeur, un raffineur de sucre, trois pharmaciens, un grand fabricant de papier, deux ingénieurs mécaniciens, un riche tanneur, le directeur d'une manufacture de toiles à sacs, toute espèce de commerçants et industriels de Calcutta, et de nombreux officiers anglais.

Cresponi s'empressa de dire à la ronde que j'étais un haut dignitaire du rite de Memphis, que j'avais déjà fréquenté les fakirs de Galle et de Pondichéry, et que, pour être parfait, il ne me manquait plus que l'affiliation au palladisme ; toutes les mains se tendirent aussitôt vers moi.

Un frère maître des cérémonies me demanda si je persistais à prendre part, à titre de visiteur, à la solennité palladique qui allait avoir lieu. Je répondis affirmativement.

— Je dois vous prévenir, mon très cher frère, me dit-il, que nous n'admettons parmi nous que des frères affiliés à des rites théurgistes ; et quand, par une faveur tout exceptionnelle et avec l'autorisation expresse d'un chef suprême du Palladium, nous ouvrons nos temples à un frère pourvu au moins d'un haut grade cabalistique, ce qui est votre cas, encore il ne peut assister à la séance qu'après avoir eu son courage terriblement éprouvé.

— Mon courage ne faiblira pas, très illustre frère, répondis-je ; éprouvez-moi.

(A suivre)

SOUVENIR

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MENDELSSOHN

pour piano

PAR ROBERT SCHUMANN

Pas trop vite et bien chanté.

PIANO

J'AI FAIT FAIRE UN BEAU BOUQUET

Extrait du recueil: 50 CHANTS POPULAIRES NORMANDS

Moderato (♩ = 72)

CHANT

Musical score for the first system, featuring a vocal line and piano accompaniment. The tempo is Moderato (♩ = 72). The piano part is marked "PIANO" and "p".

1 J'ai fait faire un beau bouquet Pour donner à mon ami, J'ai pas o-se lui don-
 3 A la dan-se quand j's danse Je dans-vis à vis de lui, Quand il regarde u-ne

ner, J'a vais peur qu'il s'en mo-quit Quand je vois mon a-mi Je n'o-se parler a
 fill' Je crois que je vais mou-rir Quand je vois mon a-mi Je n'o-se parler a

lui"
 a tempo
 p
 poco rit.

2. Je l'ai don-né à ma sœur A seul fin qu'ell' y don-nit. Ma sœur qu'est en-core jeu-
 4. Un jour il me re-gar-dit; Moi, je pou-s-sai un sou-pir. Son re-gard ne mé plait

nette, Ell' s'en est fait un plat - sir" Quand je vois mon a-mi. Je n'o-se parler à
 guère Mais j'ai de l'amour pour lui" Quand je vois mon a-mi. Je n'o-se parler à

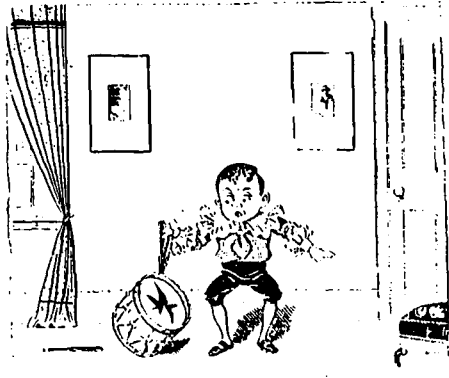
lui"
 a tempo
 p
 lui"
 *

LA LOGIQUE PATERNELLE



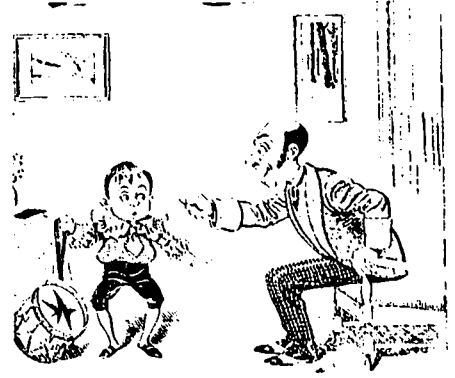
I

Le papa.—Comment, petit malheureux ! Tu as brisé ton polichinelle qui a coûté 10 sous ! Tu veux donc me ruiner !



II

Le bambin.—Et maintenant, j'ai crevé mon tambour qui a coûté trois piastres. Qu'est-ce que papa va bien dire ?



III

Le papa.—Tu as crevé ton tambour et tu ne me casseras plus les oreilles. Tiens, voilà 30 sous pour t'acheter des sucreries.

NUIT D'ÉTÉ

(Pour le SAMEDI)

Le violon, d'un chant très profond de tristesse,
Remplit la douce nuit, se mêle aux sons des cors,
Les sylphes vont pleurant comme une âme en détresse,
Et les cœurs des arbres ont des plaintes de morts.

Le souffle du Veillant anime chaque feuille ;
Aux amers souvenirs les bois ouvrent leur sein ;
Les oiseaux sont rêveurs ; et sous l'œil opalin
De la lune d'été ma Douleur se recueille...

Lentement, au concert que font sous la ramure
Les lutins enlaidés comme ce Faust ancien,
Le luth dans tout mon cœur éveille en purnassien

La grande majesté de la nuit qui murmure
Dans les cieux alanguis un ramage lointain,
Prolongé jusqu'à l'aube, et mourant au Matin.

EMILE KOVAR.

Curiosités Scientifiques et Historiques

(Recueillies spécialement pour le SAMEDI)

LE TÉLÉPHONE.—Entendre un opéra chanté à plus de 225 milles, voilà certes un prodige bien fait pour émerveiller même ceux qui connaissent les progrès inouis de la science en notre fin de siècle. C'est cependant le tour de force qui vient d'être réalisé par le téléphone entre Paris et Londres.

LA CULTURE DES FLEURS.—Si vous voulez un excellent engrais pour fleurs, et notamment pour la culture des chrysanthèmes, vous n'avez qu'à placer au fonds des pots de ces plantes des os calcinés depuis assez longtemps : les racines y adhèrent, et le chrysanthème y puise une nouvelle vigueur.

LE HOQUET.—Nouvelle formule, à ajouter à bien d'autres, pour faire disparaître le hoquet : il paraît qu'il suffit de se chatouiller la muqueuse

UNE VIEILLE CONNAISSANCE



Lui.—J'ai rêvé, hier, que j'étais mort.

Elle.—Ah ! C'est-il de l'enfer ou du purgatoire que tu as fait ?

Lui.—Ni l'un ni l'autre. Dans le ciel tout de suite, qu'a dit saint Pierre. Je la connais ta femme !!!

des fosses nasales avec une barbe de plume, un coin de mouchoir roulé. Quand on a obtenu ainsi trois étternuements, c'est le chillro fatidique ! le hoquet est définitivement vaincu.

LES CLOUS DANS LE PLÂTRE.—Un grand nombre de nos lecteurs ont certainement pu s'apercevoir à leurs dépens qu'un clou, un crochet cloué dans une cloison de plâtre a une tendance déplorable à sortir de son trou. Pour faire tenir un clou dans le plâtre, la recette est bien simple : il suffit de tremper le clou dans l'eau avant de l'enfoncer ; il se produit une certaine quantité de rouille qui fera adhérer le fer au plâtre ou du moins rendra le fer rugueux et l'empêchera de glisser facilement hors de son logement.

LES TÉLESCOPES.—Parmi les merveilles que nous promet la prochaine Exposition universelle de 1900, une de celles qui attireront sans doute le plus la curiosité du public sera la fameuse lunette qui permettra de voir la Lune à 40 milles, c'est-à-dire de contempler notre satellite comme s'il n'était éloigné de nous que par une distance de treize lieues. Ce projet, conçu par M. Deloncle, est dès à présent en voie d'exécution et le grand miroir, destiné à refléter dans le télescope monstre l'image de la Lune, vient d'arriver à Paris.

L'AGE DES ANIMAUX.—Quelle est la durée normale de l'existence chez les animaux, dit M. Grady ? On se trouve placé scientifiquement, sur ce sujet, entre l'observation mal faite et la légende. La plupart d'entre nous s'en tiennent au bon Lhomond : *Corvi dicuntur diutissimo vivere.* Obstinés corbeaux, diutissimes corbeaux ! Ils vivent donc très longtemps, puisque Lhomond le dit, et que sans Lhomond nous n'aurions jamais passé notre baccalauréat. Mais Lhomond n'a pas donné le chiffre : cent ans, disent les uns ; bien moins, disent les autres. Quelle difficulté pour découvrir le corbeau témoin ! Il faut donc nous en tenir à des à-peu-près, et voici comment le *Journal d'hygiène* en résume l'état, d'une façon certainement instructive.

L'ours et loup ne vivent guère plus de 20 ans : on a rarement vu, paraît-il, le loup, le vrai loup, passer cet âge ; c'est là une indication précieuse. Le renard est usé entre 10 et 14 ans. Les lions n'en finissent pas de vivre ; on en a vu un au Jardin zoologique de Londres atteindre 60 ans, malgré l'âge, la curiosité indiscreète des visiteurs, la viande de qualité secondaire dont on le nourrissait, et l'abus des pains de seigle, varié du pain complet, dont ses admirateurs bombardaient sa geôle. L'aveugle lion !

Les écureuils et les lièvres vivent 8 ans. On affirme que des éléphants ont atteint 400 ans. Quand Alexandre le Grand eut vaincu Porus, il consacra au Soleil un de ces animaux qui avait courageusement combattu et lui donna le nom d'Ajax. Il le rendit à la liberté après l'avoir pourvu d'une marque distinctive. Or, 350 ans après, on retrouva l'animal. Étrange pouvoir des marques distinctives !

Les rhinocéros ne vivent que 22 ans ; le faisan et la poule ne dépassent pas 12 ans ; la baleine vit 1000 ans ; les dauphins et les espadons 30 ans ; les cochons de 8 à 10 ans. Les perroquets arrivent à un âge déjà avancé : à Florence on a vu un de ces oiseaux de plus de 110 ans et qui était dans la même famille depuis trois générations. La chèvre et la brebis ne dépassent pas 15 ans ; les pélicans vivent jusqu'à 100 ans. Les bœufs qui échappent à la boucherie ont bien de la peine à atteindre 35 ans. Le cheval ne dépasse pas 35 ans ; l'âne ne va pas plus loin. Un chien de 20 à 25 ans est assez rare. Le chat de 15 ans ne peut aller guère plus loin. A Vienne, il est mort un aigle de 103 ans. Le chardonneret et le moineau peuvent atteindre 25 ans.

J. G.

LUNE ROUSSE

Elle.—Je voudrais être morte !

Lui.—Moi aussi.

Elle.—Dans ce cas, je ne voudrais plus l'être !

Le Rénovateur des Cheveux de Hall est le plus facile à appliquer, il est aussi le plus propre parmi les préparations rivales.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

V — REFUGE DE PHILÉMON — Suite

— Messieurs, bien que deux des membres actifs du Conseil ne soient point encore arrivés, je crois devoir ouvrir la séance.

Marques d'assentiment autour de la table.

— Nous avons été convoqués, par un avis spécial, en séance extraordinaire, car nous ne devions nous revoir, suivant notre habitude, que le dernier jeudi du mois. En attendant que nous soyons au complet, nous pouvons expédier les affaires courantes ; cela fait nous n'aurons plus qu'à nous occuper de la communication qui doit nous être faite. La parole est au Révérend Phleeg.

Le pasteur sortit de son carnet un petit papier minuscule, sur lequel étaient écrits au crayon quelques signes imperceptibles.

— Je viens de parcourir pendant six semaines, et c'est ce qui m'a privé de l'honneur d'assister à votre dernière séance, et de me trouver...

Le prince de la main, avait fait un mouvement brusque ;

— Allez au fait, Monsieur Phleeg, nous nous souvenons parfaitement de ne point vous avoir vu à la fin du mois dernier, les fleurs de rhétorique sont donc inutiles. Continuez.

M. Phleeg eut l'air considérablement vexé.

Subitement il devint blême, tandis qu'au milieu de cette lividité, tranchait son nez du plus vil ponceau.

— Monseigneur, fit-il d'une voix que l'émotion et la colère enrouaient, j'ai cru me pouvoir permettre...

— C'est fait, c'est fini... tous vos regrets... c'est entendu, allez au fait.

Le Révérend dut se résigner à obéir.

— Durant six semaines j'ai fait des conférences dans les villages entourant Indret, les ateliers des forges et chantiers de l'Océan, et aussi dans les Bouches-du-Rhône, ceux avoisinant les forges et Chantiers de la Méditerranée. Partout un chaleureux accueil. Les ouvriers sont venus en foule. Ils ont écouté la bonne parole avec avidité. Le plus léger prétexte suffira pour faire éclater une grève. J'ai parlé aux ouvriers de leurs droits, de l'exploitation dont ils sont la victime, des bienfaits de la Révolution, de l'ère nouvelle qu'elle ne pouvait manquer de leur ouvrir.

Le prince opinait de la tête.

— Voilà mon thème, poursuivit M. Phleeg, et je puis le dire, je l'ai développé avec quelque succès. En six semaines, j'ai fait quarante conférences... le soir. Les journées ont été remplies par d'autres occupations. Dans tous les chantiers, dans tous les ateliers, nous comptons au moins deux hommes à nous, pour la plupart contremaîtres qui ont su prendre une réelle influence sur leurs camarades. Ils font naturellement de la propagande et sont à l'affût de l'occasion.

— Très bien ! très bien ! fit encore le prince, je vous félicite M. Phleeg. Déchaîner la révolution chez les autres et nous en préserver comme de la peste, voilà nos armes, voilà notre grande force. Ne l'oubliez pas, Messieurs ! Ne l'oubliez jamais. On ne fait pas seulement la guerre sur les champs de bataille, on vient à bout mieux encore d'une nation en ruinant son industrie, en écrasant son commerce, qu'en versant le sang de ses soldats. Par cette simple raison qu'en faisant couler le sang étranger, on répand aussi le nôtre. Donc, taper sur les forces vives d'un pays, c'est de bonne guerre, et c'est notre manière à nous de combattre. Avez-vous autre chose à ajouter, mon Révérend ?

— Rien, Monseigneur, si ce n'est que je tiens à la disposition du Comité la liste des noms des agents que nous pouvons utiliser dans les ateliers autour desquels s'est opérée ma tournée. Ce sont des nationaux, des hommes à nous, sur lesquels nous pouvons absolument compter. J'en ai opéré le contrôle. On peut au moment d'une grève, envoyer à chacun d'eux de l'argent ; les sommes seront régulièrement distribuées. J'ai terminé mon rapport.

D'un signe de tête, le prince remercia M. Phleeg.

— Et vous, major ? demanda-t-il.

— Je n'ai à fournir que les comptes rendus des grèves de Melcombe. Les fabriques de porcelaines sont détruites ; mais, Monseigneur, vous avez dû avoir connaissance des faits par les journaux.

— Parfaitement, major, parfaitement, et les fabriques de Kiel ont

déjà reçu une impulsion nouvelle. Des marchés sont déjà passés, d'autres sont en préparation de rédaction ; on traite. Vous voyez, Messieurs, dans le Conseil même des voix se sont élevées contre ces grèves dont on contestait l'utilité. On affirmait que les fabriques de Melcombe - Régis étaient de trop peu d'importance. Vous le voyez, nous vous le prouvons : *il n'y a pas de quantités négligeables.*

Et un vague sourire vint errer sur les lèvres pâles et serrées de Son Altesse.

Le baron Gorff frappa ses mains grasses l'une contre l'autre.

— Parfait ! Parfait ! s'écria-t-il, charmant ! justesse d'a-propos.

Mais le prince arrêta net ses applaudissements en lui disant :

— Vous, baron ?

Le banquier exécuta un plongeon et disparut presque sous la table. Mais au prix d'un violent effort, il revint au niveau et bredouilla quelques paroles inintelligibles.

Puis, tout d'un coup, sa parole se dégagea.

De mémoire, le crayon à la main, sur un bout de papier il alignait des chiffres.

Et ces chiffres étaient singulièrement éloquentes.

Le baron Gorff était le banquier de la Société et il faisait valoir les fonds de la caisse. Il avait tripoté ce mois-là sur les actions et obligations de la Banque Franco-Egyptienne, les actions de certains chemins de fer en déconfiture ; en temps opportun, il avait vendu, acheté, revendu, racheté. Bref, il avait enlevé, à la pointe de l'agio, une cinquantaine de mille francs en bénéfices.

— Mes compliments, tous mes compliments, fit le prince, la caisse n'est pas riche et elle a besoin d'être remplie.

Le petit père Gorff devint cramoisi, et il se frotta furieusement les mains.

— Et vous, colonel, reprit le prince ?

— Monseigneur, répliqua le comte Otto, le commandant de Korn a été pris dans le département du Doubs, relevant les plans et profils des dernières constructions en terre. Mais le commandant a pu jeter ses plans à un homme à lui qui le suivait de près. Le commandant une fois arrêté fut relâché quarante-huit heures plus tard. Nous avons également les plans et profils des forts, fortins de Jura. Les officiers chargés de ces missions sont rentrés hier au soir. Leur travail est parti, expédié comme d'habitude, non par la poste, mais par porteur et en double.

Tandis que le comte Otto parlait, Son Altesse donnait de fréquentes marques d'assentiment.

— Enfin, reprit le colonel, le travail de la carte d'état-major des deux premières zones est en train de se compléter. Nous avons également le compte rendu des dernières expériences exécutées à l'arsenal de La...

— Bien ! de mieux en mieux, mais le prince prêta l'oreille, je viens d'entendre le bruit d'une voiture, suivi d'un coup de timbre. Je pense que ce sont nos retardataires, car nous n'attendons pas Angerlack, il est resté à sa propriété, nous n'avons pas besoin de lui, d'ailleurs, il se contente de nous prêter son immeuble pour nos réunions. Major, on vient, j'en suis sûr, voulez-vous avoir l'obligeance de recevoir ?

Le major Herman se leva avec empressement, sortit de la pièce, et revint quelques instants plus tard, introduisant un individu qui n'était autre que Théodore Mindeau.

Après avoir présenté ses respects au prince, il prit place à table, occupant l'un des sièges vides.

En quelques mots très brefs, il rendait compte des péripéties déjà connues du lecteur.

— Vous avez pu partir quand ? lui demanda le prince.

— Hier au soir, Monseigneur. J'avais déjà remarqué la veille que la surveillance se relâchait. J'ai écrit sur une grosse feuille de papier... pour prévenir Frantz Muller qui se tenait en permanence de l'autre côté de la rue... à soixante verges avec un autre objectif. L'épreuve photographique a été très réussie. Il avait en main depuis la veille le passeport fourni par le comte Bentoff. Nous sommes partis au soir, sans être le moins du monde inquiétés.

— Vous avez trouvé une convocation en arrivant à votre appartement à Paris ?

— Oui, Monseigneur.

— Savez-vous le motif de cette convocation ?

— Je m'en doute, Monseigneur, mais je veux laisser à la personne qui l'a faite la joie d'exposer elle-même ses raisons.

Le prince formula son adhésion par un mouvement de tête.

Au même instant le timbre de la grille retentit de nouveau.

— Je crois, fit Son Altesse, que nous n'attendrons pas longtemps.

Le major Gunther se leva de nouveau, et au bout de quelques instants il introduisit dans la salle des séances la baronne de Gunka.

Tout en noir, toilette sobre, très simple ; et cette simplicité même faisait ressortir davantage encore sa radieuse beauté.

Le prince, lui-même, à son aspect, se souleva légèrement.

Dieu sait si les autres membres profitèrent de cette permission tacite.

Le baron Gorff disparut complètement sous la table en cherchant

a reprendre son point d'appui. Quant au Révérend Phleg, il ébouffait autour de son crâne les mèches frisées et hérissées de sa chevelure grise, et il roula des yeux blancs en cherchant à se donner un air poétique.

Seul, le major Herman Gunther ne broncha point tandis qu'une lueur bleue, sitôt éteinte, luisait dans les yeux clairs du colonel Otto.

D'un geste de la main, le prince désigna la dernière chaise à la belle Henriette de Gunka, et reprenant le ton sec, cassant, qui lui avait servi jusqu'alors :

—Nous avons reçu une dépêche, nous convoquant en assemblée extraordinaire. Cette dépêche renfermait votre prénom, elle émanait donc, bien qu'indirectement, de vous ?

Madame de Gunka s'inclina.

—Oui, Monseigneur, dit-elle.

Le major Gunther vous a confié la mission d'aller dégager à Melcombe... ou à Bridport, notre collaborateur et ami Theodore Mindeau, qui était serré de près, je ne sais si c'est par sa faute, toujours est-il que vous avez pleinement réussi, et que je vous adresse ici, devant ceux qui sont attachés à la même œuvre, mes sincères félicitations.

Mme de Gunka remercia en termes parfaitement modestes ; elle acceptait le compliment et prouvait qu'elle avait conscience de l'avoir mérité. Quant au motif de cette convocation extraordinaire ? J'ai tout lieu de penser qu'il est des plus graves, car nos instants sont comptés et une réunion en dehors des dates fixées nous empêche de nous entourer de toutes ces précautions minutieuses auxquelles nous recourons habituellement.

—Et vous avez eu raison de juger ainsi, Monseigneur, répondit la baronne, je pense que la chose est excessivement grave, et j'ai cru devoir vous communiquer cette découverte immédiatement. Au reste, M. Théodore Mindeau, j'ai tout lieu de le penser, partage exactement ma manière de voir à ce sujet.

Un léger silence, puis le prince reprit.

—Madame, nous vous écoutons.

Le récit de la baronne est connu du lecteur, néanmoins nous ne pouvons résister au désir de le reproduire, tant il fut bref, succinot, concis. Oh ! le prince n'aurait pu reprocher à la jeune femme comme au Révérend Phleg, de se laisser aller à abuser des fleurs de rhétorique.

—Un jeune homme, commença-t-elle, un jeune journaliste a été emprisonné, à l'occasion de la grève de Melcombe, par suite de sa ressemblance éloignée avec Walter Handel.

Ici les différents personnages assis autour de la table échangèrent un sourire.

—Il s'est échappé de Corn-Castle, lieu où il avait été interné ; évasion romanesque ; il s'est échappé par un souterrain ; le peuple, le prenant pour Walter Handel, entendait le mettre en pièces.

Nouveaux sourires des assistants.

—Dans le souterrain, M. Lafressange, c'est le nom de ce jeune journaliste, a rencontré un squelette. Ce squelette tenait dans ses doigts décharnés une feuille d'or roulée, couverte de caractères hiéroglyphes. J'ai pensé, nous avons pensé, car M. Théodore Mindeau est du même avis, que l'on n'avait dû confier à une feuille d'or qu'un document de la plus haute importance ; j'ajouterai que le squelette était celui d'un marin, d'un corsaire, d'un pirate peut-être, et je laisse à Monseigneur et à ceux qui m'écoutent, le soin de tirer de ce fait les déductions qu'il comporte.

A mesure que le prince écoutait Mme de Gunka, sa physionomie, attentive d'abord, s'était de plus en plus éclairée.

Pendant quelques secondes il se recueillit.

La jeune femme attendait impassible.

—Vous avez eu parfaitement raison, finit par dire le prince, de juger cette affaire comme très grave. Evidemment, cette feuille d'or puisque feuille d'or il y a, doit représenter un document de la plus haute importance. Et où est-elle, actuellement cette feuille d'or ?

Mme de Gunka se pinça les lèvres.

—Nous n'avions pas de forces sous la main. A cette place, nous n'étions ni libres ni forts. La feuille d'or a passé dans d'autres mains.

Les doigts nerveux du prince déraillèrent le tapis vert de la table du Conseil.

—Comment Mindeau et vous, il ne disait plus M. Mindeau, avez-vous laissé un pareil fait se produire ?

—On ! bien malgré nous !... répliqua la baronne, j'ai même failli voir la feuille d'or en ma possession... la chose, je puis le dire, n'a tenu qu'à un cheveu.

Un semblant de curiosité se lut sur la physionomie du prince.

—Oh ! Monseigneur, voici comment.

Théodore Mindeau, qui ne perdait pas une des paroles de la baronne, avait fait un mouvement.

On se souvient qu'il n'avait pu échanger à Bridport plus de dix paroles avec Mme de Gunka.

Lui surtout était en proie à une curiosité fébrile.

—Il y a dans toute cette affaire, reprit Mme de Gunka, un homme qui me gêne. Et bien qu'il me fasse la cour, j'ai peur de ne pouvoir aisément en venir à bout. C'est un garçon très intelligent, très net et très fort. Il est le collaborateur de M. Lafressange au *Courrier des Deux-Mondes*. C'est lui qui a pour l'instant la *Feuille d'or* en sa possession.

—Et comment cela ? demanda le prince.

—Oh ! d'une façon bien simple ; M. Lafressange n'attachait à sa trouvaille aucune importance. Lui, bien au contraire, a flairé immédiatement le mystère que doit cacher la plaque de métal... Et il a prié son ami de la lui donner... ce que celui-ci a fait immédiatement. Oh ! il ne la lui a pas demandée pour lui-même... il me l'a dit le lendemain dans une explication que nous avons eue ensemble, explication tout amicale...

C'est un chercheur... il ne voit là qu'un problème curieux à résoudre, et il est complètement désintéressé... Toujours est-il que la *Feuille d'or* est dans ses mains pour l'instant... Or, je vous le répète, j'ai bien failli m'en emparer... Voici comment ; je n'avais pas été sans m'apercevoir que M. Flavien Mauroy, c'est le nom de l'ami de M. Lafressange, s'intéressait énormément à la découverte de la *Feuille d'or*... j'ai donc pensé avec justesse, — les événements, m'ont donné raison, — que M. Mauroy tiendrait à voir, par lui-même, le squelette, la place où il repose, et s'il ne lui serait pas possible de relever, autour de ces ossements quelques idées révélatrices.

L'œil du prince s'était voilé. Il suivait avec attention le sens caché des paroles de la baronne.

—La même pensée m'était venue à moi aussi, poursuivit Mme de Gunka, ce squelette m'attirait tout comme un aimant. Je me glissai donc à la suite de M. Mauroy par l'entrée du couloir située au milieu des roches, malheureusement il marchait vite, beaucoup plus vite que moi... Je ne pus l'atteindre qu'au moment où il venait de ramasser, tout à côté du squelette, un objet dont je n'ai pu reconnaître ni la forme, ni la nature, ni la valeur. A cet instant, je me suis montrée. J'avais mon idée. J'ai abordé M. Mauroy.

Ici la voix de la baronne devint hésitante, si sûre qu'elle pût être d'elle-même, elle n'osait point continuer.

Du regard et du geste le prince l'encouragea.

—Allez lui dit-il, mais allez donc, mais nous intéressons bien vivement à tous ces détails.

—Je l'avoue, j'étais énervée... cette feuille d'or m'attirait... Je la voulais... Et je lui demandai s'il l'avait sur lui, pour la voir... C'était bien là, lui disais-je, le véritable endroit pour la regarder...

A cet instant les traits si purs de la jeune femme prirent une expression sinistre.

—La *Feuille d'or*, poursuivit-elle, il l'avait laissée à son hôtel.

Un pâle sourire vint errer sur les lèvres du prince, il se doutait bien de quelque chose, mais il voulait pousser la baronne dans ses derniers retranchements.

—Vous nous avez dit, reprit le prince, que vous aviez failli vous emparer de la *Feuille d'or*. Je veux bien vous croire mais je ne comprends pas du tout à quel moment cet objet précieux aurait pu tomber dans votre possession.

Mme de Gunka rougit légèrement. Elle aurait voulu être comprise à demi mot !

Vrai ! il est des choses que l'on n'avoue pas !

Le prince attendait.

Impassibles les autres auditeurs se gardaient bien de donner une preuve d'approbation ou de blâme.

—Je regrette que Monseigneur ne me comprenne pas, fit Mme de Gunka d'une voix ironique et, prenant tout d'un coup son parti ; — j'étais seule avec M. Mauroy dans le souterrain... dans le cas où il aurait porté sur lui la *Feuille d'or*... j'étais bien décidée à me l'approprier à... tout prix... Il était là... à côté de moi... sans défiance... j'étais armée... seule ! Je serais sortie du souterrain... personne ne serait venu l'y chercher... Dans quelque temps... il y aurait eu deux squelettes au lieu d'un...

Et elle disait cela simplement comme une chose toute naturelle,

A ses dernières paroles avaient succédé un lourd silence.

Les assistants ne se rendaient pas bien compte de leurs sentiments. Ils ne savaient point ce qui l'emportait chez eux, de l'admiration ou de l'horreur.

Cette femme qui leur annonçait froidement que pour arriver à son but, elle n'aurait point hésité à assassiner un être sans défense !... oui ! c'était en vérité une créature terrible et on avait bien fait de la choisir pour l'œuvre de destruction à laquelle on l'avait attelée,

Le prince réfléchissait... on eût dit que lui aussi il hésitait avant de prendre une décision, avant de donner un ordre.

Mme de Gunka profita de cette suspension de séance pour formuler une requête.

—Monseigneur, dit-elle, j'ai une demande, une pétition à vous adresser.

—Oh ! baronne !... répliqua le prince avec un gracieux sourire,

vous pouvez être certaine que si la chose dépend de moi, elle est accordée d'avance.

—Si cela dépend de vous répéta Mme de Gunka, oh ! Monseigneur... n'êtes vous pas tout-puissant ?

—Oh ! oh !... fit l'Altesse se récriant, au-dessus de moi... .

—Au-dessus de vous.

—Il y a l'empereur !

—Et l'empereur n'a rien à vous refuser.

Le prince, en homme qui ne dit ni oui, ni non, hochait la tête.

—Enfin voyons votre supplique, dit-il.

—Pas avant d'avoir votre promesse, répliqua Mme de Gunka en riant, ce que le baron de Gorff appellerait une promesse ferme.

—Il n'y a moyen de rien vous refuser, répliqua le prince, vous avez ma parole.

—Monseigneur, reprit aussitôt Mme de Gunka, je vous demande la grâce de Gottlieb Thurner, détenu à la forteresse de Spandau.

Le visage du prince se rembrunit fortement.

—Mais, s'écria-t-il, est-ce que ce Thurner n'a pas été condamné à mort pour avoir levé la main... il s'agit de la discipline militaire !

—Oh ; Monseigneur, nous ne discutons pas... j'ai votre parole... cela vaut tous les blancs-seings.

Le prince inclina la tête.

—C'est dit, fit-il, vous avez la grâce de Thurner. C'est bien le fiancé de cette Gertrude qui transmet si exactement vos dépêches ?

—Lui-même, Monseigneur.

—Dites à cette petite que vous avez si bien plaidé sa cause que vous l'avez gagnée.

—Je vais lui annoncer ce soir même la bonne nouvelle, Monseigneur !

Mme de Gunka fit une pause.

—Et que décidez-vous pour la Feuille d'or, Monseigneur ?

Le prince eut un haut-le-corps.

—Ce que je décide... Vous me demandez ce que je décide?... C'est qu'à tout prix il faut s'emparer de cet objet... coûte que coûte... Vous avez la liberté de manœuvrer pleine et entière.

—Bien, Monseigneur.

—Vous l'entendez, Messieurs, je vous invite à prêter votre concours le plus efficace à Mme de Gunka.

Tous les assistants, sauf le colonel Otto s'inclinèrent.

—Il nous faut la Feuille d'or, reprit encore la baronne, et je l'aurai ! je vous le jure ! J'en fais une question d'amour-propre.

—Oh ! baronne, et le prince eut un malin sourire, je sais parfaitement que vous en arrivez toujours à vos fins. Je préviendrai Angerlack de vous ouvrir un compte spécial pour cette affaire. Prenez le monde qu'il vous faut. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut agir avec la plus grande des prudences.

Mme de Gunka en femme sûre d'elle-même, sourit légèrement.

—Monseigneur, je vous promets la Feuille d'or avant...

—Mettons trois mois, fit vivement le prince.

—Va pour trois mois.

Et le prince accompagna les mots suivants d'un mouvement de tête :

—Messieurs, la séance est levée.

Se penchant alors à l'oreille de Mme de Gunka :

—Baronne, j'ai une place dans mon coupé, je vous emmène.

Théodore Mindeau avait entendu, il devint blême.

Théodore, fit tout bas la baronne en passant à côté du correspondant de la *Morgen Post* de Vienne, vous me rejoindrez rue de Prony.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

L'AMOUR D'UNE ESPIONNE

I — UNE VICTIME

Connaissez-vous l'embouchure de la Rance et les terres qui l'encadrent ? Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé et de l'autre côté, en face, les falaises déchirées de Saint-Enogat, avec les élégantes villas de Dinard et ses chalets pittoresques ?

Connaissez-vous ce coin abrité, tempéré, ce coin béni où tout est charmant et gai à l'œil ; cette Rance encaissée entre des coteaux riants, boisés, dont les verts, tour à tour crus et tendres, viennent se confondre dans le bleu chatoyant des eaux vives de la rivière ?

De ce paysage, joyeux et clair, j'ai gardé un souvenir exquis, sans une tache, sans une ombre.

Là pendant un trop court instant, entouré d'êtres bien chers, j'ai passé l'un de ces rares moments de la vie que l'on se rappelle sans cesse avec un soupir de regret, en se disant : " A cette place, j'ai été heureux. "

C'est là, par un soir des premiers jours de septembre de l'année 1885, que se continue l'action de notre drame.

Il pouvait être sept heures du soir.

Un soleil brûlant qui avait tout le long du jour brasillé les roches, le sable, et aussi rôti tout à l'aise la verdure des coteaux boisés, éteignait ses feux sous une brise légère, venant du large, qui caressait maintenant de sa fraîcheur les bords de la rivière.

Cette brise ramenait doucement les barques qui avaient pêché au loin dans les eaux profondes. Elles rentraient au port dans les baies, dans les criques, leur journée de dur labeur fini, pareilles à de grandes mouettes lasses et les unes après les autres repliaient leurs ailes blanches.

Sur la Rive droite de la Rance, à deux milles de Saint-Servan, la côte s'abaisse en pente roide pour venir se baigner dans l'eau sur une plage de sable. Au fond d'une crique étroite, bien abritée contre le Nord, se voit un petit hameau composé seulement de quelques feux et qui se nomme la Briantais.

En face, un rocher, où poussent quelques genêts maigres, et quelques petits bouquets de lande que le flot, quelque agité qu'il puisse être, ne parvient jamais à couvrir.

A l'heure que nous disons plus haut, une femme à larges épaules, aux reins solides et épais, était assise sur une grosse pierre et d'un œil soucieux sondait l'horizon dans la direction de l'embouchure de la rivière.

Elle portait le coiffe bleutée des paysannes de Fouessan en Finistère.

Une cinquantaine d'années, avec un visage hâlé par l'embrun... une figure, large, pleine, une de ces braves figures bretonnes qui respirent la franchise, la bonté et dame, il faut tout dire, aussi un peu l'entêtement.

Yvonne Blohic habitait, avec son mari Alain, l'une des cheu-mières de la Briantais.

Pas malheureux, le petit ménage. De son état, Alain était pêcheur, il possédait une barque, des filets, et Yvonne s'en allait aux deux villes, à Saint-Servan, à Saint-Malo jusqu'à Dinard, vendre le poisson de son homme.

Pas tendre le métier, mais comme Yvonne et Alain ignoraient la paresse, une fois payée une vie frugale, on pouvait mettre bon an mal an quelques pistoles de côté.

Ce n'était donc pas la misère ou la gêne qui rembrunissait le visage de la Bretonne.

De temps à autre elle secouait la tête, pour chasser sans doute une pensée importune en grommelant cette courte phrase qui revenait entre ses lèvres à tout instant :

—Ça ne va pas ; ça ne va pas !.. .

Son œil, qui valait à lui seul toutes les jumelles et les doubles verres de la terre, finit par apercevoir un point imperceptible à l'horizon.

Au grand large, tout au loin, au milieu de toutes les autres barques, elle venait de découvrir celle de son homme, *l'Alouette*, la meilleure marcheuse de l'escadrille et qui, avec son foc aigu, son taillevent à biséau étroit, vous fendait la lame, pareille à un cormoran ou à un grèbe.

—Bon murmura-t-elle, à mi-voix après un coup d'œil au ciel, la brise fraîchit un brin au large, avant une demi-heure il sera rentré. Pas dommage, parce que, enfin, suffit... Moi, je n'ose pas y aller seule, ou plutôt ou je n'ai pas le courage de lui rien dire !.. . Pauvre enfant, elle est si malheureuse !.. . Que c'est une pitié !

Cependant la mer montait avec rapidité, et une fois entrée dans le goulet de l'embouchure de la rivière, elle refoulait violemment les eaux de celle-ci.

Bientôt Yvonne fut obligée de reculer, le flot venait lui lécher les les pieds. Elle recula, quelques minutes encore, et la roche sur laquelle elle s'asseyait quelques minutes auparavant était complètement couverte.

L'Alouette, que l'on pouvait désormais distinguer nettement avait franchi la première passe, rangeant Saint-Malo à babord, dépassait la Cité, la Citadelle, elle franchissait d'une bordée la Tour Solidor, et sans ralentir son allure, après avoir doublé l'anse des Fours-à-Chaux, elle atteignait celle de la Briantais.

De la main, l'homme qui était à la barre, un grand gars de cinquante ans, solide comme un roc, adressa un salut à la patronne qu'il apercevait l'attendant sur le sable.

Celle-ci répondit par un affectueux mouvement de tête.

L'Alouette repliait ses voiles, cassant son erre, et venant s'amar-rer à une escale en pierres taillées et rejointées de brique et de broc.

—Saute à terre, Paulet, fit le patron à son mousse un gamin de douze ans, noir comme une taupe. Allons, du lest. amarre ta bosse, et patine-toi.

Le petit singe exécutait en un clin d'œil les commandements.

—M'ame Yvonne, s'écria-t-il, nous avons fait bonne pêche : cinq turbots et des beaux !.. . et trois bars... des lubines de six livres.

—Bien ! bien, Paulet, répliqua Yvonne, occupe-toi de la pêche, tu porteras tout à la maison, j'ai à causer avec le patron.

—D'un regard soucieux, Alain interrogeait sa femme.

Qu'est-ce qu'il y a encore, demanda-t-il en fronçant le sourcil !

—Il y a, fit Yvonne en hochant la tête, qu'elle est encore partie! Elle m'a filé dans les mains comme une anguille.

—Eh! bien?

—Eh bien! je t'attends, pour que tu viennes avec moi, car je n'ose pas y aller seule.

—C'est bon, répliqua le patron.

Et il ajouta :

—Paulet, occupe-toi de la pêche. Moi je file avec la bourgeoise.

Et sautant lestement à terre, il laissa Paulet à la garde du bateau, avec la charge de débarquer le poisson.

Alain Blohic grisonnait, ferme, mais à part cet œil de poudre, les années n'avaient point eu prise sur cette puissante nature.

La face large taillée à coups de serpe était encadrée d'un large collier de barbe, deux yeux clairs, brillants, des yeux bruns mouchetés, l'illuminaient.

Le propriétaire de ces yeux-là était un gars franc du collier, à coup sûr, un brave homme, loyal et solide, qui devait aimer comme il devait haïr, de toutes ses forces et de tout son cœur.

Lorsqu'il eut fait quelques pas sur le sable, ayant Yvonne à ses côtés, lorsqu'ils furent tous deux hors de portée des oreilles de Paulet :

—Où est-elle allée, demanda-t-il?

—Oh! pas la peine de chercher, répliqua Yvonne, toujours au même endroit, où veux-tu qu'elle aille?

—Tu as raison, femme, mais il y a une rude trotte tout de même, vois-tu pour aller jusque-là. Et dame, j'ai les dents longues.

—Que veux-tu, Alain, du moment qu'il s'agit d'elle, je ne pense plus à ma faim.

—Oh! moi non plus, je songe plutôt au ruban de route. Il y a bien cinq milles, vois-tu femme, et autant pour revenir... et...

Yvonne ne lui laissa pas achever sa phrase et, lui coupant la parole :

—Eh! nous n'irons pas à pied, pour le sûr et pour le certain. Nous allons passer chez Quifinec, et il te prêtera sa voiture.

—Tu as raison, femme, parce que le plancher des vaches, vois-tu bien, c'est pas ma patrie.

Quifinec, un petit vieux cassé, tenait un méchant bouillon où l'on vendait de l'eau-de-vie, du vulnéraire et du cidre.

Au-dessus de sa porte une branche de buis, et trois pommes enfilées dans une petite baguette de bois servait d'enseigne.

Quifinec, cependant, passait pour avoir de "quoi."

Et à dire vrai, les gros sous s'entassaient dans une paillasse et deux bas de laine.

Il avait des obligations à ce ménage Blohic, aussi ne se fit-il pas prier pour prêter sa voiture.

La susdite consistait en une sorte de caisse à savon, non suspendue sur une tringlole de fer à laquelle s'emboîtaient les roues.

Là-dedans on était cahoté à semer des côtes en route.

Mais à la boîte on attelait *Penru*, un bidet breton, et breton de Carhaix encore! un endiablé, sec, qui tirait à vous décrocher les biceps, et arrachait sa charge.

Quand le père Quifinec eut attelé ce que Blohic appelait irrévérencieusement sa "bagnole," celui-ci hissa Yvonne à côté de lui, et cingla *Penru* d'un formidable coup de fouet.

Le petit breton détacha deux ruades, pan, pan, qui enlevèrent de terre la caisse à savon, point droit, en menaçant de se jeter en arrière, puis il piqua tout droit, pareil à un sanglier qui sort de sa bauge.

—Croche-toi bien, Yvonne, lui dit Alain, qui, à deux mains, se pendait aux guides, tiens-toi bien et attention à la manœuvre.

Dans un nuage de poussière dorée, la caisse à savon volait! Eh ah! done! Alain et Yvonne secoués comme dans le panier à salade.

L'équipage, sur la route, menait grand fracas et cliquetis. Les pasants se garaient. *Penru* dévorait l'espace... il se défilait à fond de train.

Oh! les cinq milles furent bientôt franchis, *Penru* n'entendait point s'arrêter, non plus que souffler. A peine ralentit-il un tantinet son allure à la montée de Saint-Joseph, mais une fois au sommet de la côte, il reprit son train.

(A suivre.)



Thomas A. Johns.

Une Affiction Commune Guérie radicalement par l'usage DE LA Salsepareille d'AYER

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

"J'ai été, pendant huit ans, affligé de Salt Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'en acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédai à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Débarrassées d'Eruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu." — THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

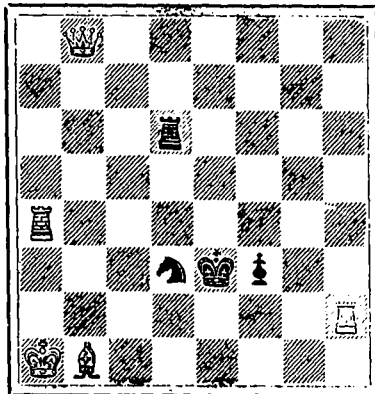
Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestins.

ECHECS

PROBLÈME No 68.

Par M. LISSNER

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 68

BLANCS

NOIRS

1 — D prend P
2 — Echec et mat

1 — N'importe où.

Ont trouvé les solutions du Problème No 67.

Nondum, Marcotte (Montréal); Sphinx (Ottawa).

Un Marseillais, retour des Indes, raconte ses impressions dans un dîner d'amis.

—Ce qui m'agaçait le plus dans ce diable de pays, c'était d'avoir trop de domestiques... j'en avais quatre rien que pour ma pipe : le premier me l'apportait, le second la bourrait, le troisième l'allumait...

—Et le quatrième? s'écrient les convives.

—Oh! celui-là, il fumait. Moi, je n'ai jamais pu supporter l'odeur du tabac.

Un fumiste — vieux jeu — entre l'autre jour dans un magasin de bonneterie ayant pour enseigne: "Aux 100,000 Chemises."

—Vous avez 100,000 chemises? dit-il au patron.

—Oui, Monsieur.

—Est-ce que vous êtes occupé en ce moment?

—Non, Monsieur.

—Eh bien, je vais les essayer!

* *

Mme C... est une de ces personnes qui, dans la conversation, ne permettent à personne de placer un mot.

—Ah! ma chère, dit elle, il faut que je vous fasse voir mon portrait, qui vient d'être achevé. Comment le trouvez-vous?

—Ma chère, il parlerait... si vous lui en laissiez le temps.

* *

Dans un bureau de poste, une brave femme vient toucher un mandat.

—Avez-vous des pièces d'identité? demande l'employé.

—Oh! monsieur, répond-elle en ouvrant son porte-monnaie je n'ai plus qu'une pièce de cinq francs!

* *

Pendant les vingt-huit jours :

Un sergent interpelle un réserviste qui tient mal son fusil :

—Numéro 3, ne tenez donc pas votre fusil comme un cerje!

Le réserviste change de position.
—Bon! crie le sergent, maintenant vous le tenez comme une lance de pompe à incendie.

Le réserviste se trouble de plus en plus.

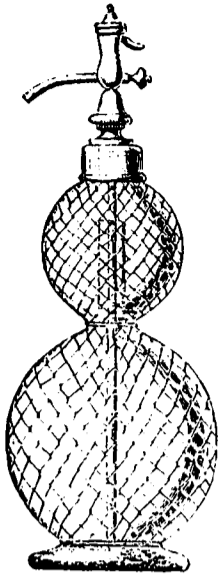
Alors le sergent se met à maugréer entre ses dents :

—Nom de nom! a-t-on jamais vu des soldats de ce numéro là!... Du reste, que ce sera toujours subséquemment la même chose tant qu'on recruterait l'armée dans le civil.



Presqu'enlevée à sa Famille. (10)

256 Rue des Allemands, MONTREAL, CAN., Fev., 31.
Pendant 2 ans j'ai souffert, adreusement d'un attaque d'affection nerveuse, qui m'emporta presque à ma famille. Plus j'essayai de médecins et de médecines, plus ma maladie augmentait. Je puis à



"Seltzo"
Appareil le plus pratique pour
FAIRE SOI-MEME
à bon marché
L'EAU DE SELTZ
(SODA WATER)
indispensable dans toutes les familles.
Prix du No 1, contenant 3 bouteilles : \$4.00
Prix du No 2, contenant 5 bouteilles : \$5.50

ROYER & ROUGIER FRERES

Importateurs de Produits Français
55 Rue St-Sulpice
MONTREAL

AVIS AUX FUMEURS.

LE TABAC À FUMER (MIXTURE)

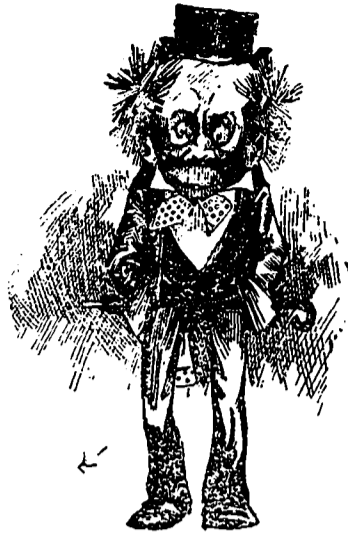
Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périquo Louisianais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palettes extra brillantes et finement hachées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havane choisis avec soin.

J. M. FORTIER, Fabricant,
MONTREAL.

"A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, à quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts."

La guérison des difformités



Les difformités physiques ne sont rien à côté des difformités morales; aussi l'individu dont nous donnons ici le portrait est-il un ange comparé à un ivrogne. Que ne donnerait-il pas, cependant, pour redevenir comme la généralité des mortels. L'ivrogne, lui, a plus de chances, il peut se guérir de sa difformité en allant se faire soigner à l'Hospice Auclair. Demander M. J. H. CHARLES, ou s'adresser à M. le Dr SYLVESTRE, 1428 rue St-Denis.

LES PRÉDICTIONS

Dans son *Tableau des Sciences occultes*, publié en 1842, Ferdinand Denis s'exprime ainsi, à propos de la fin du monde. En démonographie la fin du monde est une catastrophe inévitable, dont on lit l'échéance certaine dans l'*Apocalypse* et dans plusieurs livres de l'antiquité. En général, les astrologues du Moyen Age accordaient au monde une durée totale de 10,000 ans, en quoi ils étaient à peu près d'accord avec Hérodote, surnommé le Père de l'Histoire. On composerait plusieurs pages de chiffres, si l'on voulait rapporter les diverses opinions des thaumaturges à ce sujet. Il suffira de dire que la manie de prédire la fin du monde s'est maintes fois manifestée dans le XIX^e siècle. L'abbé Piard Pannonça il y a une vingtaine d'années pour une époque assez rapprochée qui maintenant est passée. Le comte de Sallinard-Montfort prit la peine de faire imprimer en 1816 un petit livre sur les religions, où il prouvait que le monde n'avait plus à espérer que douze ans d'existence; au dire de Mme de Krudner, nous aurions déjà dû être témoin de la terrible catastrophe puisqu'elle devait arriver en 1819. M. de Libenstein nous donnait jusqu'en 1823. Si l'on veut prendre un terme moyen, en adoptant l'opinion de plusieurs pères de l'Eglise, tels que saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyprien, le monde doit finir après une durée complète de 6000 ans, donc si on en compte 4000 avant la venue de Jésus-Christ, l'échéance fatale serait relativement prochaine... Mais la science moderne semble avoir singulièrement atténué le crédit accordé jadis aux prévisions de ce genre.

"LA MARCHÉ LAURIER"

La victoire du parti libéral, aux dernières élections, était une invite plus qu'ordinaire aux compositions musicales; aussi il en est éclos quatre ou cinq déjà. De toutes, celle de Madame Méderic Lanctot, semble la mieux goûtée par les dilettantes. Nos remerciements à MM. Thibault & Smith pour l'envoi gracieux d'un exemplaire.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

La distribution des récompenses aux gradués du Conservatoire de Musique, la semaine dernière, n'a pas peu contribué à attirer l'attention publique sur la Société Artistique Canadienne. Il n'y a pas que les élèves de cette institution qui puissent obtenir des récompenses; ceux-là qui achètent de ses billets peuvent en gagner de plus belles encore.

CONSULTATION GRATUITE

Les premières heures d'une audience des cours de police londonniennes sont habituellement consacrées à des consultations gratuites demandées au magistrat. Il faut assister à ces audiences pour se faire une idée de la confiance énorme dont sont animés les Londoniens à l'égard de leurs magistrats. L'autre matin, un ouvrier de Marylebone se présentait devant M. Curtis Benett, juge de la cour de police de ce quartier, et lui demandait d'intervenir auprès de sa femme pour l'engager à devenir plus tendre. — Depuis quelques mois, disait-il, elle ne m'embrasse plus au moment où je le quitte le matin pour me rendre à mon travail.

Le juge a répondu :
— Et vous, l'embrassez-vous ?
— Oui, Votre Honneur.
— Autant qu'autrefois ? Vous n'avez pas l'air d'en être bien sûr. Il m'est impossible de condamner votre femme à vous embrasser, mais je puis vous donner un bon conseil. Soyez pour elle ce que vous étiez avant votre mariage, et tout ira bien.
— Mais, avant mon mariage, je n'avais pas de belle-mère.
— Soyez pour votre belle-mère ce que vous étiez avant votre mariage, et tout ira bien.
Le grand mérite de cette consultation a été d'être entièrement gratuite.

"LES CROIX"

Tel est le titre d'un petit recueil de poésies que vient de nous adresser son auteur, M. Alphonse Louis Lally, déjà favorablement connu de nos lecteurs. Tous nos remerciements pour le gracieux envoi d'un exemplaire.

Une tête bien forte s'accomode de tout les oreillers que la fortune lui présente.

LES TOURISTES



Voilà les étrangers qui commencent à affluer à Montréal. Il n'en est guère un seul qui n'aille se faire habiller de neuf chez le tailleur de renom, M. A. DUHAMEL, 1680 rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis.

REGISTERED TRADE MARK.

Confitures
Gelées
Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

Un Excellent Journal "

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand, **THE REVIEW** de Chicago, *La Vérité* s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, *The Review*, dont l'éditeur est M. Arthur Prouss. Adresse, 145 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année." — De la *Vérité*, Québec, 31 août 1895.

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL - CONSERVATEUR

DE MONTREAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

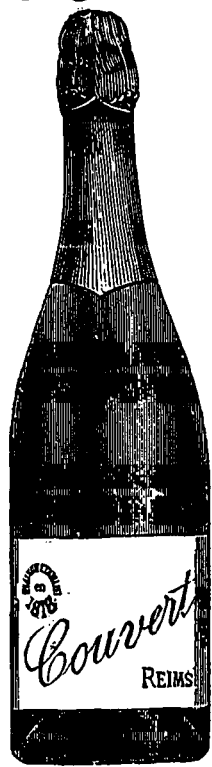
NOUVELLE ADRESSE

NO 75 RUE ST-JACQUES

Entre "La Presse" et "La Patrie"

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

Montréal, seuls agents

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 1 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say ...

30 mai 97

Liquidation de Faillites

Argent à Prêter
Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Batisse des Chars Urbains

MONTRÉAL

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir :

Anémie, Chlorose, Phthisie, ...

... Epuisement Nerveux

Aliment indispensable dans les Croissances Difficiles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

R. WILSON SMITH

Courtier-Financier

Débitures de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

sur sécurités de première classe toujours en mains.

No 1724 Rue Notre-Dame

MONTRÉAL

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

JAN 96

Fumez les Cigares de choix ..

Creme de la Creme - 10c

La Fayette - - - - 5c

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX DEBITS DE TABAC.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 33



Nul n'a pu la trouver, pour la raison bien simple que, par suite d'un accident il s'était glissé, dans la composition du problème publié le 1 juillet, un morceau qui lui était absolument étranger.

Nous donnons ici le dessin original : "Une jeune fille promenant sa poupée en brouette," et en regard, le malencontreux morceau, venu nous ne savons d'où.

Inutile d'ajouter que nous offrons nos plus sincères excuses à ceux de nos lecteurs qui auraient travaillé inutilement à résoudre cet insoluble problème No 33.

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

22 Juillet '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION DU 8 JUILLET	} Le Numéro	78,798 a gagné le prix de \$1,000.	
		do 16,640	do 400.
		do 31,982	do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.



Laurentian Baths
 COR. CRAIG & BEAUDRY STREETS
BAIN RUSSE
 " **TURC**
 " **PRIVÉ**
 LEÇONS DE NATATION
 Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

32 ANNÉES D'EXPÉRIENCE

ARMAND DOIN
 Chapelier de 1ère classe
 N° 1584
 Rue Notre - Dame, Montreal
 (Vis-à-vis le Palais de Justice)
 CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE
 SUR COMMANDE
 Réparages faits avec soin et à des
 prix modérés.

Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
 FOURRURES en tous genres
 ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

.. Ce sont les Salons de ...

M^{me} LS A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

Tél. Bell 8025 Tél. des March. 550

LA MERVEILLEUSE

(PATENTÉE)

NOUVELLE CUILLER ...

Pour tourner les gâteaux et les galettes.
 Indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

The Edw. CAVANAGH CO.,

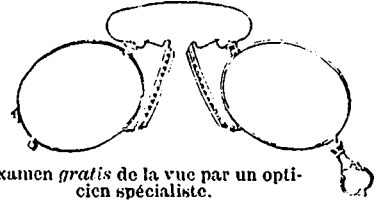
2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs

MONTREAL

A. MONGEAU

NO 42 RUE ST-LAURENT
 (Entre les Rues Craig et Vitre.)



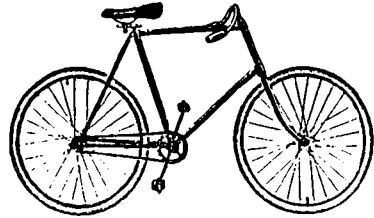
Examen *gratis* de la vue par un opti-
 cien spécialiste.

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

BICYCLISTES!



VOUS AIMEZ A ...
ACHETER ET MONTER
 SUR LE ...
 Meilleur et le meilleur Marché.

AUSSI TOUTES SORTES DE

VOITURES, CHARRETTES, EXPRESS, WAGONS,
 ET TOUTES SORTES DE

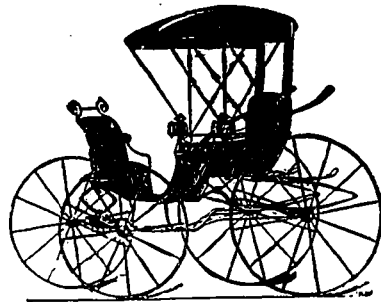
Voitures d'Été,

ALLEZ CHEZ ...

R. J. LATIMER

592 rue St-Paul, Montreal.

100 en Magasin pour le Choix.



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine
 posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés
 les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité
 et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 35



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par
 leur position: UNE JEUNE FILLE ASSISE SUR UNE CHAISE AVEC UN DE SES BRAS SUR LE
 DOSSEIL.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal
 le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions
 tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard
 le jeudi 16 juillet, à midi, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magni-
 fique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

—LA—

Société Nationale de Sculpture

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par Lettres Patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - \$50,000

Distribution tous les Mercredis

VALEUR DES OBJETS D'ART			LOTS APPROXIMATIFS	
Un lot	\$1,500	\$1,500	100 lots du 1er gros lot	\$1 \$100
" "	500	500	100 " 2m	1 100
" "	250	250	100 " 3m	" 1 100
" "	100	100	100 " 4m	" 1 100
2 "	50	100	999 "	" 1 999
6 "	25	150	999 "	" 1 999
10 "	10	100		
30 "	5	150		
100 "	2	200		
200 "	1	300		
		\$3,350	Montant Total	\$5,748

Prix du Billet, - 10 cents

11 BILLETS, \$1.00.

100 BILLETS, \$8.00

La Société Nationale de Sculpture,

J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.

Boite de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.